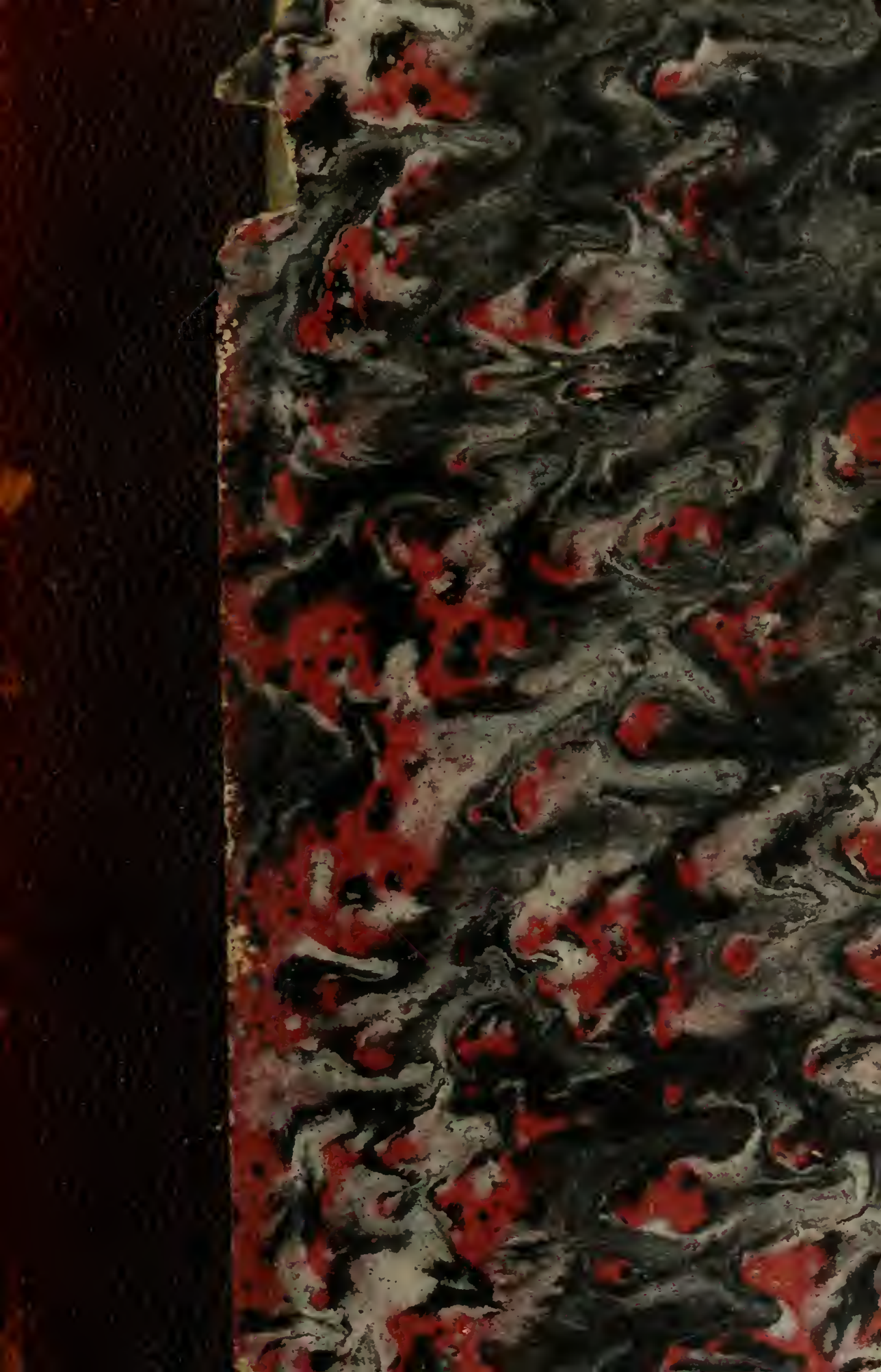


PQ
2325
.M42
1838
SMRS

# OEUVRES

DE

# A. DE LAMARTINE

---

NOUVELLES

## Méditations Poétiques

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
RUE DE SEINE, N. 14.

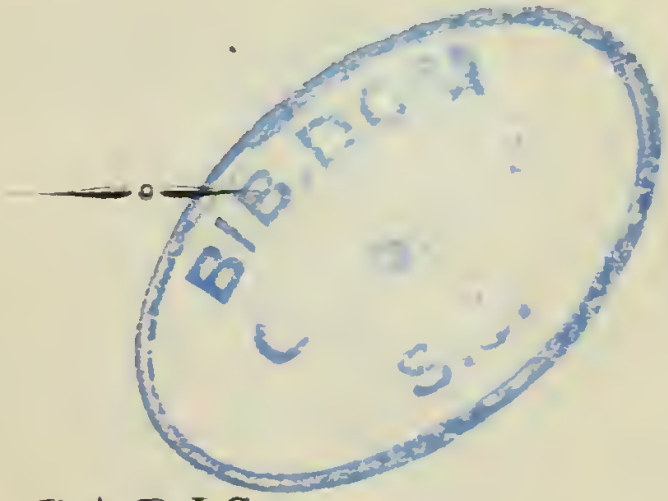
NOUVELLES

# MÉDITATIONS

## POÉTIQUES

PAR

**A. DE LAMARTINE**



PARIS

CHARLES GOSSELIN ET Cie, FURNE ET Cie

M DCCC XXXVIII

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nouvellesmdi1838lama

NOUVELLES

# MÉDITATIONS

POÉTIQUES.

BIB. DOM
Conoman
S.J.

I.

## LE PASSÉ.

A M. A. DE V....

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.

En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit ;
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon :
C'est l'heure où, près de la fontaine,
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin ;
Et c'est l'heure où l'ame qui pense
Se retourne, et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.

De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié ;
Et, près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami, qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau ;
Voici la borne qui partage
Ce douloureux pélerinage
Qu'un même sort nous a tracé :
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble,
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours, si tu l'oses.
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots ?

Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais d'un œil perçant d'audace
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin?

En vain sur la route fatale,
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort;
Ces monumens mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin.
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Hélas! entre hier et demain!

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!

Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits ;
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits !

Combien de fois, dans le délire
Qui succédait à nos festins,
Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins !
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour !
Et sur leurs ailes nuancées,
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours.

Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin.

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ; cherchons la trace
De l'amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde : quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !

Tout sous les cieux semblait sourire :
La feuille, l'onde, le zéphyre,
Murmuraient des accords charmans.
Écoute : la feuille est flétrie ;
Et les vents sur l'onde tarie
Rendent de sourds gémissemens.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer, aux flots argentés,
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés ?
Un nom chéri vole sur l'onde !...
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil ?...

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux ?

Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler? quel bruit t'étonne?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort;
Et rien n'a germé sur nos traces
Que la douleur ou le remord.
Voilà ce cœur où ta tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse,
Hélas! ne recueillera pas :
Là l'oubli perdit ta mémoire;
Là l'envie étouffa ta gloire;
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'illusion éclipsée
S'enfuit sur un nuage obscur;
Ici l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.

Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,
Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi des rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errans,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur, qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.

Sans regret, au flot des années,
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours,
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours!

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des Amours;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin,
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.

Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'ame éclaire un monde
Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir ton cœur palpite ;
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé.
Viens : où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé.
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus.
Là, refleuriront nos jeunesses ;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus.

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois :

Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours ;
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi, dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous les pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel ;
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

## II.

## ISCHIA *.

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes ;
Dans l'horizon désert Phœbé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la nuit...

* Ile de la Méditerranée, dans le golfe de Naples.

Voyez du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux.

La douteuse lueur, dans l'ombre répandue,
Teint du jour azuré la pâle obscurité,
Et fait nager au loin dans la vague étendue
Les horizons baignés par sa molle clarté.

L'Océan amoureux de ces rives tranquilles
Calme, en baignant leurs pieds, ses orageux transports;
Et pressant dans ses bras ces golfes et ces îles,
De son humide haleine en rafraîchit les bords.

Du flot qui tour à tour s'avance et se retire
L'œil aime à suivre au loin le flexible contour :
On dirait un amant qui presse en son délire
La vierge qui résiste et cède tour à tour.

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs :

Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?

Il s'élève, il retombe, il renaît, il expire,
Comme un cœur oppressé d'un poids de volupté ;
Il semble qu'en ces nuits la nature respire,
Et se plaint comme nous de sa félicité.

Mortel, ouvre ton ame à ces torrens de vie ;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
Son astre dans le ciel se lève, et te conduit.

Vois-tu ce feu lointain trembler sur la colline ?
Par la main de l'Amour c'est un phare allumé ;
Là, comme un lis penché, l'amante qui s'incline
Prête une oreille avide aux pas du bien-aimé.

La beauté, dans le songe où son ame s'égare,
Soulève un œil d'azur qui réfléchit les cieux,
Et ses doigts au hasard errant sur sa guitare
Jettent aux vents du soir des sons mystérieux.

« Viens : l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
« Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur :
« C'est l'heure : à peine au loin la voile qui s'efface
« Blanchit, en ramenant le paisible pêcheur.

« Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive
« J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
« Ainsi que de son lit la colombe craintive
« Suit l'aile du ramier, qui blanchit dans les airs.

« Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
« J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos ;
« Et la brise du soir, en mourant sur la plage,
« Me rapportait tes chants prolongés sur les flots.

« Quand la vague a grondé sur la côte écumante,
« A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom ;
« J'ai rallumé sa lampe, et de ta seule amante
« L'amoureuse prière a fait fuir l'aquilon.

« Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime :
« La vague en ondulant vient dormir sur le bord ;

« La fleur dort sur sa tige, et la nature même
« Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée ;
« Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
« Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
« De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

« A la molle clarté de la voûte sereine
« Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
« Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
« Se perd en pâlissant dans les feux du matin. »

Elle chante ; et sa voix par intervalle expire,
Et, des accords du luth plus faiblement frappés,
Les échos assoupis ne livrent au zéphyre
Que des soupirs mourans, de silences coupés.

Celui qui, le cœur plein de délire et de flamme,
A cette heure d'amour, sous cet astre enchanté,
Sentirait tout à coup le rêve de son ame

S'animer sous les traits d'une chaste beauté ;

Celui qui, sur la mousse, au pied du sycomore,
Au murmure des eaux, sous un dais de saphirs,
Assis à ses genoux, de l'une à l'autre aurore,
N'aurait pour lui parler que l'accent des soupirs ;

Celui qui, respirant son haleine adorée,
Sentirait ses cheveux, soulevés par les vents,
Caresser en passant sa paupière effleurée,
Ou rouler sur son front leurs anneaux ondoyans ;

Celui qui, suspendant les heures fugitives,
Fixant avec l'amour son ame en ce beau lieu,
Oublirait que le temps coule encor sur ces rives,
Serait-il un mortel, ou serait-il un dieu ?

Et nous, aux doux penchans de ces verts Élysées,
Sur ces bords où l'Amour eût caché son Éden,
Au murmure plaintif des vagues apaisées,
Aux rayons endormis de l'astre élyséen ;

Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
Élise!... et cependant on dit qu'il faut mourir!

## III.

## SAPHO.

ÉLÉGIE ANTIQUE.

L'AURORE se levait, la mer battait la plage ;
Ainsi parla Sapho debout sur le rivage ;
Et près d'elle, à genoux, les filles de Lesbos
Se penchaient sur l'abîme et contemplaient les flots.

Fatal rocher, profond abîme,
Je vous aborde sans effroi!

Vous allez à Vénus dérober sa victime :
J'ai méconnu l'Amour, l'Amour punit mon crime.
O Neptune! tes flots seront plus doux pour moi!
Vois-tu de quelles fleurs j'ai couronné ma tête?
Vois : ce front, si long-temps chargé de mon ennui,
Orné pour mon trépas comme pour une fête,
Du bandeau solennel étincelle aujourd'hui.
On dit que dans ton sein... mais je ne puis le croire,
On échappe au courroux de l'implacable Amour;
On dit que, par tes soins, si l'on renaît au jour,
D'une flamme insensée on y perd la mémoire.
Mais de l'abîme, ô dieu! quel que soit le secours,
Garde-toi, garde-toi de préserver mes jours!
Je ne viens pas chercher dans tes ondes propices
Un oubli passager, vain remède à mes maux!
J'y viens, j'y viens trouver le calme des tombeaux.
Reçois, ô roi des mers, mes joyeux sacrifices! [glots?
Et vous, pourquoi ces pleurs? pourquoi ces vains san-
Chantez, chantez un hymne, ô vierges de Lesbos!

Importuns souvenirs, me suivrez-vous sans cesse?
C'était sous les bosquets du temple de Vénus;
Moi-même, de Vénus insensible prêtresse,
Je chantais sur la lyre un hymne à la déesse:
Au pied de ses autels soudain je t'aperçus. [décrire
Dieux! quels transports nouveaux! ô dieux! comment
Tous les feux dont mon sein se remplit à la fois!
Ma langue se glaça, je demeurai sans voix,
Et ma tremblante main laissa tomber ma lyre.
Non, jamais aux regards de l'ingrate Daphné
Tu ne parus plus beau, divin fils de Latone;
Jamais, le thyrse en main, de pampre couronné,
Le jeune dieu de l'Inde, en triomphe traîné,
N'apparut plus brillant aux regards d'Érigone.
Tout sortit... de lui seul je me souvins, hélas!
Sans rougir de ma flamme, en tout temps, à toute heure,
J'errais seule et pensive autour de sa demeure:
Un pouvoir plus qu'humain m'enchaînait sur ses pas.
Que j'aimais à le voir de la foule enivrée,
Au gymnase, au théâtre, attirer tous les yeux,
Lancer le disque au loin d'une main assurée,
Et sur tous ses rivaux l'emporter dans nos jeux!

Que j'aimais à le voir, penché sur la crinière
D'un coursier de l'Élide aussi prompt que les vents,
S'élancer le premier au bout de la carrière,
Et, le front couronné, revenir à pas lents!
Ah! de tous ses succès que mon ame était fière!
Et si de ce beau front de sueur humecté
J'avais pu seulement essuyer la poussière!
O dieux! j'aurais donné tout, jusqu'à ma beauté,
Pour être un seul instant ou sa sœur ou sa mère!
Vous qui n'avez jamais rien pu pour mon bonheur,
Vaines divinités des rives du Permesse,
Moi-même, dans vos arts, j'instruisis sa jeunesse;
Je composai pour lui ces chants pleins de douceur,
Ces chants qui m'ont valu les transports de la Grèce.
Ces chants, qui des enfers fléchiraient la rigueur,
Malheureuse Sapho, n'ont pu fléchir son cœur,
Et son ingratitude a payé ta tendresse.

Redoublez vos soupirs, redoublez vos sanglots!
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Si mes soins, si mes chants, si mes trop faibles charmes

A son indifférence avaient pu l'arracher;
Si l'ingrat cependant s'était laissé toucher;
S'il eût été du moins attendri par mes larmes;
Jamais pour un mortel, jamais la main des dieux
N'aurait filé des jours plus doux, plus glorieux.
Que d'éclat cet amour eût jeté sur sa vie!
Ses jours à ces dieux même auraient pu faire envie;
Et l'amant de Sapho, fameux dans l'univers,
Aurait été, comme eux, immortel dans mes vers.
C'est pour lui que j'aurais, sur tes autels propices,
Fait fumer en tout temps l'encens des sacrifices,
O Vénus; c'est pour lui que j'aurais nuit et jour
Suspendu quelque offrande aux autels de l'Amour.
C'est pour lui que j'aurais, durant les nuits entières,
Aux trois fatales sœurs adressé mes prières;
Ou bien que, reprenant mon luth mélodieux,
J'aurais redit les airs qui lui plaisaient le mieux.
Pour lui j'aurais voulu, dans les jeux d'Ionie,
Disputer aux vainqueurs les palmes du génie.
Que ces lauriers brillans, à mon orgueil offerts,
En les cueillant pour lui m'auraient été plus chers!
J'aurais mis à ses pieds le prix de ma victoire,

Et couronné son front des rayons de ma gloire.

Souvent à la prière abaissant mon orgueil,
De ta porte, ô Phaon ! j'allais baiser le seuil.
Au moins, disais-je, au moins, si ta rigueur jalouse
Me refuse à jamais ce doux titre d'épouse,
Souffre, ô trop cher Phaon, que Sapho, près de toi,
Esclave si tu veux, vive au moins sous ta loi.
Que m'importe ce nom et cette ignonimie,
Pourvu qu'à tes côtés je consume ma vie;
Pourvu que je te voie, et qu'à mon dernier jour
D'un regard de pitié tu plaignes tant d'amour!
Ne crains pas mes périls, ne crains pas ma faiblesse;
Vénus égalera ma force à ma tendresse.
Sur les flots, sur la terre, attachée à tes pas,
Tu me verras te suivre au milieu des combats ;
Tu me verras, de Mars affrontant la furie,
Détourner tous les traits qui menacent ta vie,
Entre la mort et toi toujours prompte à courir...
Trop heureuse pour lui si j'avais pu mourir!

Lorsqu'enfin, fatigué des travaux de Bellone,

Sous la tente, au sommeil ton ame s'abandonne,
Ce sommeil, ô Phaon! qui n'est plus fait pour moi,
Seule me laissera veillant autour de toi;
Et si quelque souci vient rouvrir ta paupière,
Assise à tes côtés durant la nuit entière,
Mon luth sur mes genoux soupirant mon amour,
Je charmerai ta peine, en attendant le jour.
Je disais, et les vents emportaient ma prière,
L'écho répétait seul ma plainte solitaire;
Et l'écho seul encor répond à mes sanglots!
Pleurez! pleurez ma honte, ô filles de Lesbos!

Toi qui fus une fois mon bonheur et ma gloire,
O lyre! que ma main fit résonner pour lui,
Ton aspect que j'aimais m'importune aujourd'hui,
Et chacun de tes airs rappelle à ma mémoire
Et mes feux, et ma honte, et l'ingrat qui m'a fui.
Brise-toi dans mes mains, lyre à jamais funeste!
Aux autels de Vénus, dans ses sacrés parvis,
Je ne te suspends pas : que le courroux céleste
Sur ces flots orageux disperse tes débris!
Et que de mes tourmens nul vestige ne reste!

Que ne puis-je de même engloutir dans ces mers
Et ma fatale gloire, et mes chants, et mes vers!
Que ne puis-je effacer mes traces sur la terre!
Que ne puis-je aux Enfers descendre tout entière!
Et, brûlant ces écrits où doit vivre Phaon,
Emporter avec moi l'opprobre de mon nom!

Cependant si les dieux que sa rigueur outrage
Poussaient en cet instant ses pas vers le rivage;
Si de ce lieu suprême il pouvait s'approcher;
S'il venait contempler sur le fatal rocher
Sapho, les yeux en pleurs, errante, échevelée,
Frappant de vains sanglots la rive désolée,
Brûlant encor pour lui, lui pardonnant son sort,
Et dressant lentement les apprêts de sa mort,
Sans doute, à cet aspect, touché de mon supplice,
Il se repentirait de sa longue injustice;
Sans doute, par mes pleurs se laissant désarmer,
Il dirait à Sapho : Vis encor pour aimer!
Qu'ai-je dit? Loin de moi, quelque remords, peut-être,
A défaut de l'amour dans son cœur a pu naître:
Peut-être dans sa fuite, averti par les dieux,

Il frissonne, il s'arrête, il revient vers ces lieux :
Il revient m'arrêter sur les bords de l'abîme ;
Il revient !... il m'appelle... il sauve sa victime !...
Oh ! qu'entends-je ?... Écoutez... du côté de Lesbos
Une clameur lointaine a frappé les échos !
J'ai reconnu l'accent de cette voix si chère ;
J'ai vu sur le chemin s'élever la poussière !
O vierges ! regardez ; ne le voyez-vous pas
Descendre la colline et me tendre les bras ?
Mais non ! tout est muet dans la nature entière !
Un silence de mort règne au loin sur la terre ;
Le chemin est désert !... Je n'entends que les flots !
Pleurez, pleurez ma honte, ô filles de Lesbos !

Mais déjà s'élançant vers les cieux qu'il colore
Le soleil de son char précipite le cours.
Toi qui viens commencer le dernier de mes jours,
Adieu, dernier soleil ! adieu, suprême aurore !
Demain du sein des flots vous jaillirez encore ;
Et moi je meurs ! et moi, je m'éteins pour toujours !
Adieu, champs paternels ! adieu, douce contrée,
Adieu, chère Lesbos à Vénus consacrée !

Rivage où j'ai reçu la lumière des cieux ;
Temple auguste où ma mère, aux jours de ma naissan-
D'une tremblante main me consacrant aux dieux, [ce,
Au culte de Vénus dévoua mon enfance ;
Et toi, forêt sacrée, où les filles du ciel,
Entourant mon berceau, m'ont nourri de leur miel,
Adieu ! Leurs vains présens que le vulgaire envie,
Ni des traits de l'Amour, ni des coups du destin,
Misérable Sapho ! n'ont pu sauver ta vie !
Tu vécus dans les pleurs, et tu meurs au matin !
Ainsi tombe une fleur avant le temps fanée ;
Ainsi, cruel Amour, sous le couteau mortel,
Une jeune victime à ton temple amenée,
Qu'à ton culte en naissant le pâtre a destinée,
Vient tomber avant l'âge au pied de ton autel.

Et vous qui reverrez le cruel que j'adore,
Quand l'ombre du trépas aura couvert mes yeux,
Compagnes de Sapho, portez-lui ces adieux ;
Dites-lui... qu'en mourant je le nommais encore !...

Elle dit. Et le soir, quittant le bord des flots,
Vous revîntes sans elle, ô vierges de Lesbos !

## IV.

## LA SAGESSE.

O vous qui passez comme l'ombre
Par ce triste vallon de pleurs,
Passagers sur ce globe sombre,
Hommes ! mes frères en douleurs,

Écoutez : voici vers Solime
Un son de la harpe sublime
Qui charmait l'écho du Thabor :
Sion en frémit sous sa cendre,
Et le vieux palmier croit entendre
La voix du vieillard de Ségor.

Insensé le mortel qui pense ;
Toute pensée est une erreur.
Vivez, et mourez en silence ;
Car la parole est au Seigneur.
Il sait pourquoi flottent les mondes ;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe :
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines,
Tandis qu'agitant les rameaux,
Du midi les tièdes haleines
Font flotter l'ombre sur les eaux :

Au doux murmure de leurs ondes
Exprimez vos grappes fécondes
Où rougit l'heureuse liqueur ;
Et de main en main sous vos treilles
Passez-vous ces coupes vermeilles,
Pleines de l'ivresse du cœur.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sârons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :
Enivrez-vous de son haleine ;
Écartez ses tresses d'ébène ;
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité.

Comme un lis penché par la pluie
Courbe ses rameaux éplorés,
Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.

Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel;
Et le cœur blessé qui soupire
Rend un son plus doux que la lyre
Sous les colonnes de l'autel.

Les astres roulent en silence
Sans savoir les routes des cieux;
Le Jourdain vers l'abîme immense
Poursuit son cours mystérieux;
L'aquilon, d'une aile rapide,
Sans savoir où l'instinct le guide,
S'élance et court sur vos sillons;
Les feuilles que l'hiver entasse,
Sans savoir où le vent les chasse,
Volent en pâles tourbillons.

Et vous, pourquoi d'un soin stérile
Empoisonner vos jours bornés?
Le jour présent vaut mieux que mille
Des siècles qui ne sont pas nés.

Passez, passez, ombres légères;
Allez, où sont allés vos pères,
Dormir auprès de vos aïeux.
De ce lit où la mort sommeille
On dit qu'un jour elle s'éveille
Comme l'aurore dans les cieux.

## V.

## LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter :
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,

En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre ame n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleu-
Un soleil, un soleil, une heure, et puis une heure ; [re ?
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,

Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel:
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort ;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon ame,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre,
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas :
Dans la coupe écrasé le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon ame ;

Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

[qu'importe
Mais le temps?—Il n'est plus.—Mais la gloire?—Eh!
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte;
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Eh quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est là de la gloire?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire

Ce grand nom, inventé par le délire humain ;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris le flot du temps se joue :
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ?—Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien, que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre ! ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre,
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein,
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit ;
Puis retombant sur vous plein d'une chaste flamme,

Sous ses cils abaissés laisser briller son ame,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes... Je t'aime!
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon ame au ciel s'envole;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs;
Je vais où le regard voit briller l'espérance;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'ame, a percé mes ténèbres,
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon ame,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,

A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre :
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre ;
L'horizon est plus vaste ; et l'ame, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon ame :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon ame encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts.

## VI.

## L'ESPRIT DE DIEU.

A L. DE V...

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Aux bords des profondes forêts :

Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille ;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, déborde ; et l'incendie
Embrase un immense horizon !

O mon ame ! de quels rivages
Viendra ce souffle inattendu ?
Sera-ce un enfant des orages,
Un soupir à peine entendu ?
Viendra-t-il, comme un doux zéphyre,
Mollement caresser ma lyre,
Ainsi qu'il caresse une fleur ?
Ou sous ses ailes frémissantes
Briser ces cordes gémissantes
Du cri perçant de la douleur ?

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible au gré du sort :
Le sein généreux qui t'implore
Brave la souffrance ou la mort !

Aux cœurs altérés d'harmonie
Qu'importe le prix du génie?
Si c'est la mort, il faut mourir!...
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Hèbre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits,
L'Esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais...
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfans, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu!

Fuyant les bords qui l'ont vu naître,
De Laban l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger :

Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles ;
Ses pas ébranlaient le vallon ;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon.

Dans un formidable silence
Ils se mesurent un moment ;
Soudain l'un sur l'autre s'élance,
Saisi d'un même emportement ;
Leurs bras menaçans se replient ;
Leurs fronts luttent, leurs membres crient,
Leurs flancs pressent leurs flancs pressés ;
Comme un chêne qu'on déracine,
Leur tronc se balance et s'incline
Sur leurs genoux entrelacés.

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob enfin terrassé,
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :

Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte,
Et sur son sein gonflé de honte
Pose un genou victorieux !

Mais sur le lutteur qu'il domine
Jacob, encor mal affermi,
Sent à son tour sur sa poitrine
Le poids du céleste ennemi :
Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'Esprit du Seigneur !

Attendons le souffle suprême
Dans un repos silencieux ;
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.

Quand le doigt d'en-haut se retire,
Restons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports ;
Jusqu'à ce que la main puissante
Touche la corde frémissante
Où dorment les divins accords.

## VII.

## BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,

Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé!

Ici gît... point de nom!... demandez à la terre!
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblans sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle an-
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce [nonce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace;
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone

D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète !
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non. La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire,
Rien... excepté la vérité !

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais pareil à l'éclair tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides,
La victoire te prit sur ses ailes rapides.
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
Pareil au fier Jacob tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux, comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore

Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;

Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyans de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire,
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine ;
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie,
Émousser le poignard, décourager l'envie,
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;

Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde...
Quel rêve!... et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit;
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,

Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes ;
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux ;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais long-temps des yeux.

Là sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;
Là du désert sacré tu réveillais la poudre ;
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain.
Là tes pas abaissaient une cime escarpée :
Là tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?

Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse ;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé...

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide ;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadême,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char ;
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge,
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire,
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé;
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au dieu qui t'avait envoyé.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche...
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... c'est le dieu qui règne et qui couronne;
C'est le dieu qui punit; c'est le dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre;
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!

Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

## VIII.

## LES ÉTOILES.

A MADAME DE P....

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.

On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottans d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit ;
Et le souffle du soir qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois ;
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tel qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes
Font jaillir en s'ouvrant des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillans s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers ;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière ;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi ;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles

Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillans, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux ;
D'autres se sont perdus dans les routes des cieux ;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottans les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah! puisse-t-il au céleste séjour

Porter au moins ce nom que lui donna l'amour!

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottans gravitent en silence,
Et nous-même avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.
Souvent, pendant la nuit, au souffle du zéphyre,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs;
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sous la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflemens,
Et de ses flancs battus les sourds gémissemens;
Et l'homme sur l'abîme où sa demeure flotte
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils! mondes errans qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,

Semer l'immensité des débris du naufrage,
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelans, vous le savez sans doute!
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage;
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui; si j'en crois l'éclat dont vos orbes errans
Argentent des forêts les dômes transparens,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme aux bords de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentimens
Qui dirigent vers vous les soupirs des amans,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,

Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel, Édens! temples! brillans palais!
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix :
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillans climats que le regard envie
Nourrissent à jamais les enfans de la vie;
Et l'homme, un jour peut-être à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas! combien de fois, seul, veillant sur ces cimes
Où notre ame plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : Que ne suis-je un de vous!
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème!

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre,
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage :
Je visiterais l'homme ; et s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une ame endeuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée ;
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux :

Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sècherais leurs pleurs; et quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir; et, lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous, brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux;
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne;
Vous guideriez mon œil dans ce brillant désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd:
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être;
Et noyant dans mon sein ses tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez.

## IX.

## LE PAPILLON.

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses,
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,

Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,
Voilà du papillon le destin enchanté :
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

## X.

### A EL....

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon ame aux molles voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie ;

Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les sermens de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi ;
Lorsqu'enfin plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes doux regards sont suspendus au tien,
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose ;
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur
Pénètre comme un trait une vague terreur ;
Tu me vois tressaillir ; je pâlis, je frissonne,
Et, troublé tout à coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon ame s'étonne.
Tu me presses soudain dans tes bras caressans,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes,
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
« De quel ennui secret ton ame est-elle atteinte ?
« Me dis-tu : cher amour, épanche ta douleur ;
« J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
« Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même !
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis : Je t'aime ;
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi !
Mais jusque dans le sein des heures fortunées,
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon ame avec effroi se plonge ;
Et je me dis : Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir.

## XI.

## ÉLÉGIE.

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie ;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie!

Quand le nocher battu par les flots irrités
Voit son fragile esquif menacé du naufrage,
Il tourne ses regards aux bords qu'il a quittés,
Et regrette trop tard les loisirs du rivage.
Ah! qu'il voudrait alors, au toit de ses aïeux,
Près des objets chéris présens à sa mémoire,
Coulant des jours obscurs, sans périls et sans gloire,
N'avoir jamais laissé son pays ni ses dieux!

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
Ah! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées;
O dieux! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.
Il dit : la mort répond; et ces dieux qu'il implore,
Le poussant au tombeau sans se laisser fléchir,
Ne lui permettent pas de se baisser encore
Pour ramasser ces fleurs qu'il n'a pas su cueillir.

Aimons-nous, ô ma bien-aimée!
Et rions des soucis qui bercent les mortels;
Pour le frivole appât d'une vaine fumée,
La moitié de leurs jours, hélas! est consumée

Dans l'abandon des biens réels.

A leur stérile orgueil ne portons point envie;
Laissons le long espoir aux maîtres des humains!
Pour nous, de notre heure incertains,
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie,
Pendant qu'elle est entre nos mains.

Soit que le laurier nous couronne,
Et qu'aux fastes sanglans de l'altière Bellone
Sur le marbre ou l'airain on inscrive nos noms;
Soit que de simples fleurs que la beauté moissonne
L'amour pare nos humbles fronts;
Nous allons échouer, tous, au même rivage:
Qu'importe, au moment du naufrage
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs,
Ou sur une barque légère
D'avoir, passager solitaire,
Rasé timidement le rivage des mers?

## XII.

## TRISTESSE.

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage ;
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.

Que tardez-vous ? Partons. Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux ;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore ;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces rians coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille ;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus :
Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie,
Et tresse sur ta tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.

De mes jours pâlissans le flambeau se consume;
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou, s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin

D'achever ici-bas ma pénible journée :
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au-delà d'une année.
Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
Laisser échapper de ma main
Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

## XIII.

## LA SOLITUDE.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre;

Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort a jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstans ne troublent plus sa paix;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des [âges,
Où dans leur masse auguste et leur solidité
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure, où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'orient colore,
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents:

Là des torrens séchés le lit seul est sa route;
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné; son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds long-temps voit tournoyer l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend
Comme sous le regard d'une nouvelle aurore;
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore;
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi lorsque notre ame, à sa source envolée,
Quitte enfin pour toujours la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse;
En découvrant toujours elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillans sommets, champs de neige et de glace;

Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace ;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi !
Œuvres du premier jour, augustes pyramides !
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour !
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci ;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà.
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde !
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde ;
Les nuages battus par les ailes des vents,
Entrechoquant comme eux leurs tourbillons mouvans,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et devant ces sommets abaissant leur orgueil,

Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,
Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille sa lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrens de joie,
Ainsi que mon regard, mon ame se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui ; dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme, et ne surnagent pas.
Comme un vil plomb, d'eux-même ils retombent en bas
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage
A peine de ce monde il emporte une image;
Mais ton image, ô Dieu ! dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi grandit à nos regards.

Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'ame solitaire :
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante carrière ;
Puis soudain refoulés sous ton frein tout-puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur.
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu, se dérouler sur l'onde ;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel ;
La colombe essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,

Puis, d'un vol cadencé, fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers.
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours,
Dans nos champs desséchés multipliant leurs cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure :
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrens grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire...
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

## XIV.

## CONSOLATION.

Quand le Dieu qui me frappe, attendri par mes larmes,
De mon cœur oppressé soulève un peu sa main,
Et, donnant quelque trève à mes longues alarmes,
Laisse tarir mes yeux et respirer mon sein ;

Soudain, comme le flot refoulé du rivage
Aux bords qui l'ont brisé revient en gémissant,
Ou comme le roseau, vain jouet de l'orage,
Qui plie et rebondit sous la main du passant,

Mon cœur revient à Dieu, plus docile et plus tendre,
Et de ses châtimens perdant le souvenir,
Comme un enfant soumis n'ose lui faire entendre
Qu'un murmure amoureux pour se plaindre et bénir.

Que le deuil de mon ame était lugubre et sombre!
Que de nuits sans pavots! que de jours sans soleil!
Que de fois j'ai compté les pas du temps dans l'ombre,
Quand les heures passaient sans mener le sommeil!

Mais loin de moi ces temps! que l'oubli les dévore!
Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été?
Quelques jours sont perdus; mais le bonheur encore
Peut fleurir sous mes yeux comme une fleur d'été!

Tous les jours sont à toi : que t'importe leur nombre?
Tu dis : le temps se hâte, ou revient sur ses pas :

Eh! n'es-tu pas CELUI qui fit reculer l'ombre
Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas!

Si tu voulais, ainsi le torrent de ma vie,
A sa source aujourd'hui remontant sans efforts,
Nourrirait de nouveau ma jeunesse tarie,
Et de ses flots vermeils féconderait ses bords;

Ces cheveux dont la neige, hélas! argente à peine
Un front où la douleur a gravé le passé,
L'ombrageraient encor de leur touffe d'ébène,
Aussi pur que la vague où le cygne a passé;

L'amour ranimerait l'éclat de ces prunelles,
Et ce foyer du cœur, dans les yeux répété,
Lancerait de nouveau ces chastes étincelles
Qui d'un désir craintif font rougir la beauté.

Dieu! laissez-moi cueillir cette palme féconde!
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sarons qui parfument son cours!

Quand pourrai-je la voir sur l'enfant qui repose
S'incliner doucement dans le calme des nuits!
Quand verrai-je ses fils de leurs lèvres de roses
Se suspendre à son sein comme l'abeille aux lis!

A l'ombre du figuier, près du courant de l'onde,
Loin de l'œil de l'envie et des pas du pervers,
Je bâtirai pour eux un nid parmi le monde,
Comme sur un écueil l'hirondelle des mers.

Là, sans les abreuver à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison,
De ma bouche fidèle aux leçons de mes pères,
Pour unique sagesse ils apprendront ton nom.

Là, je leur laisserai le modeste héritage
Qu'aux petits des oiseaux Dieu donne à leur réveil,
L'eau pure du torrent, un nid sous le feuillage,
Les fruits tombés de l'arbre, et ma place au soleil.

Alors, le front chargé de guirlandes fanées,
Tel qu'un vieil olivier parmi ses rejetons,

Je verrai de mes fils les brillantes années
Cacher mon tronc flétri sous leurs jeunes festons.

Alors j'entonnerai l'hymne de ma vieillesse,
Et, convive enivré des vins de ta bonté,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

## XV.

# LES PRÉLUDES.

A M. VICTOR HUGO.

La nuit, pour rafraîchir la nature embrasée,
De ses cheveux d'ébène exprimant la rosée,
Pose au sommet des monts ses pieds silencieux,
Et l'ombre et le sommeil descendent sur mes yeux :

C'était l'heure où jadis... mais aujourd'hui mon ame,
Comme un feu dont le vent n'excite plus la flamme,
Fait pour se ranimer un inutile effort,
Retombe sur soi-même, et languit, et s'endort.
Que ce calme lui pèse! O lyre! ô mon génie!
Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpe, que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.
Et toi, qui donnes l'ame à mon luth inspiré,
Esprit capricieux, viens, prélude à ton gré.
Il descend! il descend! la harpe obéissante
A frémi mollement sous son vol cadencé,
Et de la corde frémissante
Le souffle harmonieux dans mon ame a passé.

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,

Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords ?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'Amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix ?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre,
Me fais mourir, me fais revivre ;
De quoi te plains-tu sur mon cœur ?

Plus jeune que la jeune aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton ame au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant si ton cœur soupire

De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté.

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'ame en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphyr avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide:
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée !
Le terme incertain de nos jours ?
Pourvu que sur l'onde calmée
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours ;

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi.

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphyre

Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et sans rien reprocher aux dieux,
Un jour de la terre où l'on aime
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux.

Non, non, brise à jamais cette corde amollie !
Mon cœur ne répond plus à ta voix affaiblie.
L'amour n'a pas de sons qui puissent l'exprimer :
Pour révéler sa langue, il faut, il faut aimer.
Un seul soupir du cœur que le cœur nous renvoie,
Un œil demi-voilé par des larmes de joie,
Un regard, un silence, un accent de sa voix,
Un mot toujours le même et répété cent fois,
O lyre ! en disent plus que ta vaine harmonie :
L'amour est à l'amour, le reste est au génie.
Si tu veux que mon cœur résonne sous ta main,
Tire un plus mâle accord de tes fibres d'airain.

J'entends, j'entends de loin comme une voix qui gron-
Un souffle impétueux fait frissonner les airs, [de;
Comme l'on voit frissonner l'onde,
Quand l'aigle, au vol pesant, rase le sein des mers.

Eh! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je, la nuit, aux clartés des orages,
Sur un vaisseau sans mâts, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons;
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au sein des noirs abîmes,
Et, revomi cent fois par les gouffres amers,
Flotter comme l'écume au vaste sein des mers!
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon ame, au sein de ces horreurs,
Pourrait jouir au moins de ses propres terreurs;
Et, prête à s'abîmer dans la nuit qu'elle ignore,
A la vie un moment se reprendrait encore,
Comme un homme roulant des sommets d'un rocher

De ses bras tout sanglans cherche à s'y rattacher.
Mais toujours repasser par une même route,
Voir ses jours épuisés s'écouler goutte à goutte ;
Mais suivre pas à pas dans l'immense troupeau
Ces générations, inutile fardeau,
Qui meurent pour mourir, qui vécurent pour vivre,
Et dont chaque printemps la terre se délivre,
Comme dans nos forêts le chêne avec mépris
Livre aux vents des hivers ses feuillages flétris ;
Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
Comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie ;
Sentir son ame usée en impuissant effort
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre :
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains.
Nos pères ont passé pas les mêmes chemins.
Chargés du même sort, nos fils prendront nos places.
Ceux qui ne sont pas nés y trouveront leurs traces.
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

Toi qui rendais la force à mon ame affligée,
Esprit consolateur, que ta voix est changée !
On dirait qu'on entend, au séjour des douleurs,
Rouler, à flots plaintifs, le sourd torrent des pleurs.
Pourquoi gémir ainsi, comme un souffle d'orage,
A travers les rameaux qui pleurent leur feuillage ?
Pourquoi ce vain retour vers la félicité ?
Quoi donc ! ce qui n'est plus a-t-il jamais été ?
Faut-il que le regret, comme une ombre ennemie,
Vienne s'asseoir sans cesse au festin de la vie,
Et, d'un regard funèbre effrayant les humains,
Fasse tomber toujours les coupes de leurs mains ?
Non : de ce triste aspect que ta voix me délivre !
Oublions, oublions : c'est le secret de vivre.
Viens, chante, et du passé détournant mes regards,
Précipite mon ame au milieu des hasards !

De quels sons belliqueux mon oreille est frappée !
C'est le cri du clairon, c'est la voix du coursier ;
La corde de sang trempée
Retentit comme l'épée
Sur l'orbe du bouclier.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : aux armes !
Dans la plaine, soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulemens des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvans,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt retombant le long des pavillons,

De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent;
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent;
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rène,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.

Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amours ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Et les suit en mourant de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
L'un périt tout entier ; l'autre, sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps ; d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourans !...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,

Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglans tourbillons;
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entrechoqués lancent un seul éclair :
Le salpètre, au milieu des torrens de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrens dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées,
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts;
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez... Des concerts

De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords, et les cris des mourans !...
De leurs brillans éclats les coteaux retentissent ;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent ;
Et dans les airs pesans que le son vient froisser
On dirait qu'on entend l'ame des morts passer !
Tout à coup le soleil dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères !
Venez compter vos fils, vos amans et vos frères !
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...

Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre !
Dans vos cités en deuil, que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels ! ce qu'un jour a détruit !
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible:
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée;
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes humains,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossemens !

Silence, Esprit de feu, mon ame épouvantée
Suit le frémissement de ta corde irritée,
Et court en frissonnant sur tes pas belliqueux,
Comme un char emporté par deux coursiers fougueux;
Mais mon œil, attristé de ces sombres images,
Se détourne en pleurant vers de plus doux rivages;
N'as-tu point sur ta lyre un chant consolateur ?

N'as-tu pas entendu la flûte du pasteur ;
Quand seul, assis en paix sous le pampre qui plie,
Il charme par ses airs les heures qu'il oublie,
Et que l'écho des bois, ou le fleuve en coulant,
Porte de saule en saule un son plaintif et lent ?
Souvent, pour l'écouter, le soir sur la colline,
Du côté de ses chants mon oreille s'incline;
Mon cœur, par un soupir soulagé de son poids,
Dans un monde étranger se perd avec la voix ;
Et je sens par momens, sur mon ame calmée,
Passer avec le son une brise embaumée,
Plus douce qu'à mes sens l'ombre des arbrisseaux
Ou que l'air rafaîchi qui sort du lit des eaux.

Un vent caresse ma lyre :
Est-ce l'aile d'un oiseau ?
Sa voix dans le cœur expire,
Et l'humble corde soupire
Comme un flexible roseau.

O vallons paternels! doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous! ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs!

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids;
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux, dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours, loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages;
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,

Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos rians asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait les jours;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé ;
Ou voir ses blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurans des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain ;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir, de vos doux vergers, sur vos fronts les fruits pen-
[dre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,

Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

Le chant meurt, la voix tombe : adieu, divin Génie.
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie :
Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux.
Je lui parlais encore.... Il était dans les cieux.

## XVI.

## LA BRANCHE D'AMANDIER.

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour.
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices ;
Disputons-les même au zéphyr :
Épuisons les rians calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève ;
Le printemps va s'évanouir ;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : Hâtez-vous d'en jouir.

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,

Qu'elles périssent sans retour;
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour.

BOM

## XVII.

## L'ANGE.

FRAGMENT ÉPIQUE.

Dieu se lève ; et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,

De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie, et de garder leur ame.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son ame entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains :
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin ;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'ame et la vie.

Au son de cette voix qui fait trembler le ciel,
S'élance devant Dieu l'archange Ithuriel :
C'est lui qui du héros est le céleste guide,
Et qui, pendant sa vie, à ses destins préside :
Sur les marches du trône, où de la Trinité
Brille au plus haut des cieux la triple majesté,
L'Esprit, épouvanté de la splendeur divine,

Dans un saint tremblement soudain monte et s'incline,
Et du voile éclatant de ses deux ailes d'or
Du céleste regard s'ombrage, et tremble encor.
Mais Dieu, voilant pour lui sa clarté dévorante,
Modère les accens de sa voix éclatante,
Se penche sur son trône et lui parle : soudain
Tout le ciel, attentif au Verbe souverain,
Suspend les chants sacrés, et la cour immortelle
S'apprête à recueillir la parole éternelle.
Pour la première fois, sous la voûte des cieux,
Cessa des chérubins le chœur harmonieux :
On n'entendit alors, dans les saintes demeures,
Que le bruit cadencé du char léger des heures,
Qui, des jours éternels mesurant l'heureux cours,
Dans un cercle sans fin, fuit et revient toujours ;
On n'entendit alors que la sourde harmonie
Des sphères poursuivant leur course indéfinie,
Et des astres pieux le murmure d'amour
Qui vient mourir au seuil du céleste séjour.

Mais en vain dans le ciel les chœurs sacrés se turent ;
Autour du trône en vain tous les saints accoururent ;

L'archange entendit seul les ordres du Très-Haut :
Il s'incline, il adore, il s'élance aussitôt.

Telle qu'au sein des nuits une étoile tombante,
Se détachant soudain de la voûte éclatante,
Glisse, et d'une trait de feu fendant l'obscurité,
Vient aux bords des marais éteindre sa clarté :
Tel, d'un vol lumineux et d'une aile assurée,
L'ardent Ithuriel fend la plaine azurée.
A peine il a franchi ces déserts enflammés,
Que la main du Très-Haut de soleils a semés,
Il ralentit son vol, et comme un aigle immense,
Sur son aile immobile un instant se balance :
Il craint que la clarté des célestes rayons
Ne trahisse son vol aux yeux des nations;
Et, secouant trois fois ses ailes immortelles,
Trois fois en fait jaillir des gerbes d'étincelles.
Le nocturne pasteur, qui compte dans les cieux
Les astres tant de fois nommés par ses aïeux,
Se trouble, et croit que Dieu de nouvelles étoiles
A de l'antique nuit semé les sombres voiles.

Mais pour tromper les yeux, l'archange essaie en vain
De dépouiller l'éclat de ce reflet divin ;
L'immortelle clarté dont son aile est empreinte
L'accompagne au-delà de la céleste enceinte ;
Et ces rayons du ciel dont il est pénétré,
Se détachant de lui, pâlissent par degré.
Ainsi le globe ardent que l'ange des batailles
Inventa pour briser les tours et les murailles,
Sur ses ailes de feu projeté dans les airs,
Trace au sein de la nuit de sinistres éclairs :
Immobile un moment au haut de sa carrière,
Il pâlit, il retombe en perdant sa lumière :
Tous les yeux avec lui dans les airs suspendus
Le cherchent dans l'espace et ne le trouvent plus.

. . . . . .

C'était l'heure où la nuit de ses paisibles mains
Répand le doux sommeil, ce nectar des humains.
Le fleuve, déroulant ses vagues fugitives,
Réfléchissait les feux allumés sur ses rives,
Ces feux abandonnés, dont les débris mouvans
Pâlissaient, renaissaient, mouraient au gré des vents ;

D'une antique forêt le ténébreux ombrage
Couvrait au loin la plaine et bordait le rivage :
Là, sous l'abri sacré du chêne aimé des Francs,
Clovis avait planté ses pavillons errans.
Les vents, par intervalle agitant les armures,
En tiraient dans la nuit de belliqueux murmures ;
L'astre aux rayons d'argent, se levant dans les cieux,
Répandait sur le camp son jour mystérieux,
Et, se réfléchissant sur l'acier des trophées,
Jetait dans la forêt des lueurs étouffées :
Tels brillent dans la nuit, à travers les rameaux,
Les feux tremblans du ciel réfléchis dans les eaux.
Le messager divin s'avance vers la tente
Où Clovis, qu'entourait sa garde vigilante,
Commençait à goûter les nocturnes pavots :
Clodomir et Lisois, compagnons du héros,
Debout devant la tente, appuyés sur leur lance,
Gardaient l'auguste seuil, et veillaient en silence.
Mais de la palme d'or qui brille dans sa main
L'ange, en touchant leurs yeux, les assoupit soudain :
Ils tombent ; de leur main la lance échappe et roule
Et sous son pied divin l'ange en passant les foule.

Du pavillon royal il franchit les degrés.
Sur la peau d'un lion, dont les ongles dorés
Retombaient aux deux bords de sa couche d'ivoire,
Clovis dormait, bercé par des songes de gloire.
L'ange, de sa beauté, de sa grâce étonné,
Contemple avec amour ce front prédestiné.
Il s'approche, il retient son haleine divine,
Et sur le lit du prince en souriant s'incline.
Telle une jeune mère, au milieu de la nuit,
De son lit nuptial sortant au moindre bruit,
Une lampe à la main, sur un pied suspendue,
Vole à son premier né, tremblant d'être entendue,
Et, pour calmer l'effroi qui la faisait frémir,
En silence long-temps le regarde dormir :
Tel des ordres d'en-haut l'exécuteur fidèle,
Se penchant sur Clovis, l'ombrageait de son aile.
Sur le front du héros il impose ses mains :
Soudain, par un pouvoir ignoré des humains,
Dénouant sans efforts les liens de la vie,
Des entraves des sens son ame se délie :
L'ange, qui la reçoit, dirige son essor,
Et le corps du héros paraît dormir encor.

Dans l'astre au front changeant, dont la forme inégale
Grandissant, décroissant, mourant par intervalle,
Prête ou retire aux nuits ses limpides rayons,
L'Éternel étendit d'immenses régions,
Où, des êtres réels images symboliques,
Les songes ont bâti leurs palais fantastiques.
Sortis demi-formés des mains du Tout-Puissant,
Ils tiennent à la fois de l'être et du néant;
Un souffle aérien est toute leur essence,
Et leur vie est à peine une ombre d'existence :
Aucune forme fixe, aucun contour précis,
N'indiquèrent jamais ces êtres indécis;
Mais ils sont, aux regards du Dieu qui les fit naître,
L'image du possible, et les ombres de l'être.
La matière et le temps sont soumis à leurs lois.
Revêtus tour à tour de formes de leur choix,
Tantôt de ce qui fut ils rendent les images;
Et tantôt, s'élançant dans le lointain des âges,
Tous les êtres futurs, au néant arrachés,
Apparaissent d'avance en leurs jeux ébauchés.

Quand la nuit des mortels a fermé la paupière,

Sur les pâles rayons de l'astre du mystère
Ils glissent en silence, et leurs nombreux essaims
Ravissent au sommeil les ames des humains;
Et les portant d'un trait à leurs palais magiques,
Font éclore à leurs yeux des mondes fantastiques.
De leur globe natal les divers élémens
Subissant à leur voix d'éternels changemens,
Ne sont jamais fixés dans des formes prescrites,
Ne connaissent ni lois, ni repos, ni limites;
Mais sans cesse en travail, l'un par l'autre pressés,
Séparés, confondus, attirés, repoussés,
Comme des flots mouvans d'une mer en furie
Leur forme insaisissable à chaque instant varie :
Où des fleuves coulaient, où mugissaient des mers,
Des sommets escarpés s'élancent dans les airs;
Soudain dans les vallons les montagnes descendent;
Sur leurs flancs décharnés des champs féconds s'éten-
Qui, changés aussitôt en immenses déserts, [dent,
S'abîment à grand bruit dans des gouffres ouverts.
Des cités, des palais et des temples superbes
S'élèvent, et soudain sont cachés sous les herbes;
Tout change, et les cités, et les monts, et les eaux,

S'y déroulent sans terme en horizons nouveaux :
Tel roulait le chaos dans les déserts du vide,
Lorsque, Dieu séparant la terre du fluide,
De la confusion des élémens divers
Son regard créateur vit sortir l'univers.

C'est là qu'Ithuriel, sur son aile brillante,
Du héros endormi portait l'ame tremblante.
A peine il a touché ces bords mystérieux,
L'ombre de l'avenir éclôt devant ses yeux :
L'ange l'y précipite ; et son ame étonnée
Parcourt en un clin d'œil l'immense destinée.

# XVIII.

## L'APPARITION

### DE L'OMBRE DE SAMUEL A SAÜL.

FRAGMENT DRAMATIQUE.

---

SAUL, LA PYTHONISSE D'ENDOR.

SAUL, seul.

PEUT-ÊTRE... Puisqu'enfin je puis le consulter,
Le ciel peut-être est las de me persécuter!
A mes yeux dessillés la vérité va luire.
Mais au livre du sort, ô Dieu! que vont-ils lire?

De ce livre fatal, qui s'explique trop tôt,
Chaque jour, chaque instant, hélas! révèle un mot.
Pourquoi donc devancer le temps qui nous l'apporte?
Pourquoi, dans cet abîme, avant l'heure?.. N'importe!
C'est trop, c'est trop long-temps attendre dans la nuit
Les invisibles coups du bras qui me poursuit;
J'aime mieux, déroulant la trame infortunée,
Y lire d'un seul trait toute ma destinée.

La Pythonisse d'Endor entre sur la scène.

Est-ce toi qui, portant l'avenir dans ton sein,
Viens au roi d'Israël annoncer son destin?

LA PYTHONISSE.

C'est moi.

SAUL.

Qui donc es-tu?

LA PYTHONISSE.

La voix du Dieu suprême.

SAUL.

Tremble de me tromper!

LA PYTHONISSE.

Saül, tremble toi-même!

SAUL.

Eh bien! qu'apportes-tu?

LA PYTHONISSE.

Ton arrêt.

SAUL.

Parle.

LA PYTHONISSE.

O ciel!
Pourquoi m'as-tu choisie entre tout Israël?
Mon cœur est faible, ô ciel! et mon sexe est timide.
Choisis pour ton organe un sein plus intrépide;
Pour annoncer au roi tes divines fureurs,
Qui suis-je?

SAUL, étonné.

Ta main tremble! et tu verses des pleurs!
Quoi! ministre du ciel, tu n'es plus qu'une femme!

LA PYTHONISSE.

Détruis donc, ô mon Dieu, la pitié dans mon ame!

SAUL.

Par tes feintes terreurs penses-tu m'ébranler?

LA PYTHONISSE.

Mais ma bouche, ô mon roi, se refuse à parler.

SAUL, avec colère.

Tes lenteurs, à la fin, lassent ma patience :
Parle, si tu le peux, ou sors de ma présence!

LA PYTHONISSE.

Que ne puis-je sortir, emportant avec moi
Tout ce qu'ici je viens prophétiser sur toi!
Mais un Dieu me retient, me pousse, me ramène;
Je ne puis résister à son bras qui m'entraîne.
Oui, je sens ta présence, ô Dieu persécuteur!
Et ta fureur divine a passé dans mon cœur.

Avec plus d'horreur.

Mais quel rayon sanglant vient frapper ma paupière!

Mon œil épouvanté cherche et fuit la lumière!
Silence!... l'avenir ouvre ses noirs secrets!
Quel chaos de malheurs, de vertus, de forfaits!
Dans la confusion je les vois tous ensemble!
Comment, comment saisir le fil qui les rassemble?
Saül... Michol... David... Malheureux Jonathas!
Arrête! arrête, ô roi! ne m'interroge pas.

SAUL, tremblant.

Que dis-tu de David, de Jonathas? achève!

LA PYTHONISSE, montrant une ombre du doigt.

Oui, l'ombre se dissipe et le voile se lève;
C'est lui!...

SAUL.

Qui donc?

LA PYTHONISSE.

David!...

SAUL.

Eh bien?

LA PYTHONISSE.

Il est vainqueur!
Quel triomphe! ô David! que d'éclat t'environne!
Que vois-je sur ton front?

SAUL.

Achève!

LA PYTHONISSE.

Une couronne!

SAUL.

Perfide! qu'as-tu dit? lui, David, couronné?

LA PYTHONISSE, avec tristesse.

Hélas! et tu péris, jeune homme infortuné!
Et pour pleurer ton sort, belle et tendre victime,
Les palmiers de Cadès ont incliné leur cime!...
Grâce! grâce, ô mon Dieu! détourne tes fureurs!
Saül a bien assez de ses propres malheurs!...
Mais la mort l'a frappé, sans pitié pour ses charmes,
Hélas! et David même en a versé des larmes!...

SAUL.

Silence! c'est assez : j'en ai trop écouté.

LA PYTHONISSE.

Saül, pour tes forfaits ton fils est rejeté.
D'un prince condamné Dieu détourne sa face,
D'un souffle de sa bouche il dissipe sa race :
Le sceptre est arraché!...

SAUL, l'interrompant avec violence.

Tais-toi, dis-je, tais-toi!

LA PYTHONISSE.

Saül, Saül, écoute un Dieu plus fort que moi!
Le sceptre est arraché de tes mains sans défense;
Le sceptre dans Juda passe avec ta puissance,
Et ces biens par Dieu même à ta race promis,
Transportés à David, passent tous à ses fils.
Que David est brillant! que son triomphe est juste!
Qu'il sort de rejetons de cette tige auguste!
Que vois-je? un Dieu lui-même!... O vierges du saint [lieu,
Chantez, chantez David! David enfante un Dieu!....

SAUL.

Ton audace, à la fin, a comblé la mesure :
Va, tout respire en toi la fourbe et l'imposture.
Dieu m'a promis le trône, et Dieu ne trompe pas.

LA PYTHONISSE.

Dieu promet ses fureurs à des princes ingrats.

SAUL.

Crois-tu qu'impunément ta bouche ici m'outrage ?

LA PYTHONISSE.

Crois-tu faire d'un Dieu varier le langage ?

SAUL.

Sais-tu quel sort t'attend ? sais-tu...

LA PYTHONISSE.

Ce que je sais,
C'est que ton propre bras va punir tes forfaits ;
Et qu'avant que des cieux le flambeau se retire,
Un Dieu justifiera tout ce qu'un Dieu m'inspire.

Adieu, malheureux père! adieu, malheureux roi!

Elle se retire, Saul la retient par force.

SAUL.

Non, non, perfide, arrête; écoute, et réponds-moi.
C'est souffrir trop long-temps l'insolence et l'injure :
Je veux convaincre ici ta bouche d'imposture.
Si le ciel à tes yeux a su les révéler,
Quels sont donc ces forfaits dont tu m'oses parler?

LA PYTHONISSE.

L'ombre les a couverts, l'ombre les couvre encore,
Saül; mais le ciel voit ce que la terre ignore.
Ne tente pas le ciel.

SAUL.

Non : parle, si tu sais.

LA PYTHONISSE.

L'ombre de Samuel te dira ces forfaits...

SAUL.

Samuel! Samuel! Eh quoi, que veux-tu dire?

LA PYTHONISSE.

Toi-même, en traits de sang, ne peux-tu pas le lire?

SAUL.

Eh bien! qu'a de commun ce Samuel et moi?

LA PYTHONISSE.

Qui plongea dans son sein ce fer sanglant?

SAUL.

Qui?

LA PYTHONISSE.

Toi!

SAUL, furieux, se précipitant sur elle avec sa lance.

Monstre, qu'a trop long-temps épargné ma clémence,
Ton audace, à la fin, appelle ma vengeance!

Prêt à la frapper.

Tiens, va dire à ton Dieu, va dire à Samuel,
Comment Saül punit ton imposture...

Au moment où il va frapper, il voit l'ombre de Samuel; il laisse tomber la lance, il recule.

O ciel!

Ciel! que vois-je? C'est toi! c'est ton ombre sanglante!
Quel regard!... Son aspect m'a glacé d'épouvante.
Pardonne, ombre fatale! oh! pardonne. Oui, c'est moi,
C'est moi qui t'ai porté tous ces coups que je voi!
Quoi! depuis si long-temps! quoi! ton sang coule encore
Viens-tu pour le venger?... Tiens...

Il découvre sa poitrine et tombe à genoux.

Mais il s'évapore!...

La Pythonisse disparaît pendant ces derniers mots.

## XIX.

## STANCES.

Et j'ai dit dans mon cœur : Que faire de la vie ?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie ?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire ;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber ;
Dans des piéges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim ;
Le laboureur conduit sa fertile charrue ;
Le savant pense et lit, le guerrier frappe et tue ;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

Où vont-ils cependant ? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu :
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,

Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts : Seigneur, ont-ils vécu ?

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié : Qui donc est le Seigneur ?
— Celui dont l'ame immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur ;

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière ;

Celui qui ne connaît ni jour, ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main :

C'est lui, c'est le Seigneur ! Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfans des mortels :
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise !...

## XX.

# LA LIBERTÉ,

### OU UNE NUIT A ROME.

---

A ÉLI. DUCH. DE DEV.

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée,
Sur les murs dentelés du sacré Colisée,
L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards ;

Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottans du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier;
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errante après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.

Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux;
Le regard égaré dans ce dédale oblique
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ces voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux;
Ou des vastes hauteurs de son faîte superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,

Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :
Là, le lierre jaloux de l'immortalité,
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté ;
Et pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface.
Le buis, l'if immobile, et l'arbre des tombeaux,
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux,
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir, fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire,
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire :
Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi, grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monumens, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux :
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile ;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,

Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée,
Se pose en soupirant comme une ame exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlemens, des cris :
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ces arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages flottant dans un ciel clair et sombre
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit ;
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,
Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ebloui
Ce fantôme debout du siècle évanoui ;
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les cintres verdoyans des arches écroulées,
Ses larges fondemens sous nos pas entr'ouverts,
Ses frontons menaçans suspendus dans les airs,

Et l'éternelle croix qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc! O mère des Césars!
J'aime à fouler aux pieds tes monumens épars;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire.
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monumens sont-ils plus immortels que nous?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines,
Et d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrens sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas! par l'écho même à peine répété.

« Liberté! nom sacré, profané par cet âge,
« J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
« Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas
« T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas;
« Quand tes fils se levant contre la tyrannie,
« Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie,
« Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
« Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mou-
« Telle enfin que d'Uri prenant ton vol sublime, [rir;
« Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
« Des rives du Léman aux rochers d'Appenzel,
« Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
« Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes,
« Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campa-
« Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs [gnes,
« Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs.

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence!
« Quand ton nom, profané par l'infame licence,
« Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
« Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;

« Détournant leurs regards de ce culte adultère,
« Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
« Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
« Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
« Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
« Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'her-
« En pressant sur son cœur le poignard de Caton. [be,
« Alors il était beau de confesser ton nom :
« La palme des martyrs couronnait tes victimes,
« Et jusqu'à leurs soupirs tout leur était des crimes.
« L'univers cependant, prosterné devant lui,
« Adorait ou tremblait !... L'univers aujourd'hui
« Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
« Mais, qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon
« Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs, [oreille?
« Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes ven-
« Insultant sans péril la tyrannie absente, [geurs;
« Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
« Et, de la vérité couvrant la faible voix,
« Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.

« Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,

« Liberté ! tu n'as rien à craindre que toi-même.
« Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
« Je vois mille Brutus... mais où donc est César ? »

## XXI.

## ADIEUX A LA MER.

Naples, 1822.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,

Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde,
A l'heure où du haut du rocher
L'oranger, la vigne féconde,
Versent sur ta vague profonde
Une ombre propice au nocher!

Souvent, dans ma barque sans rame,
Me confiant à ton amour,
Comme pour assoupir mon ame,
Je ferme au branle de ta lame
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile,
Dont on laisse flotter le mors,
Toujours, vers quelque frais asile,
Tu pousses ma barque fragile
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,

Berce pour la dernière fois,
Berce cet enfant qui t'adore,
Et qui depuis sa tendre aurore
N'a rêvé que l'onde et les bois !

Le Dieu qui décora le monde
De ton élément gracieux,
Afin qu'ici tout se réponde,
Fit les cieux pour briller sur l'onde,
L'onde pour réfléchir les cieux.

Aussi pur que dans ma paupière,
Le jour pénètre ton flot pur,
Et dans ta brillante carrière
Tu sembles rouler la lumière
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,
De flots en flots l'œil emporté
Te suit en vain de plage en plage,
L'esprit cherche en vain ton rivage,
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce
Fait trembler l'écho de tes bords,
Ou sur l'herbe qui te repousse,
Comme le zéphyr dans la mousse,
Murmure de mourans accords.

Que je t'aime, ô vague assoupie,
Quand, sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui s'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime quand, le zéphyre
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire
De voir dans ton sein qu'il admire

Flotter l'ombre de ses forêts !

Que je t'aime quand sur ma poupe
Des festons de mille couleurs,
Pendant au vent qui les découpe,
Te couronnent comme une coupe
Dont les bords sont voilés de fleurs !

Qu'il est doux, quand le vent caresse
Ton sein mollement agité,
De voir, sous ma main qui la presse
Ta vague qui s'enfle et s'abaisse
Comme le sein de la beauté !

Viens à ma barque fugitive,
Viens donner le baiser d'adieux ;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile
Flotter ma nacelle à son gré,

Et sous l'antre de la Sibylle,
Ou sous le tombeau de Virgile :
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout sur ta rive chérie,
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon ame, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie,
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard : sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image :
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver!

## XXII.

## LE CRUCIFIX.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,

Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son ame avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
« Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'ame qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse, où l'ame recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,

Notre ame est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami;

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! Que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,

Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son ame viendra guider mon ame errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour !

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

## XXIII.

## APPARITION.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux ;
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !

Tous les infortunés chérissent ta lumière;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs:
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé.
Mais quoi! la pierre le repousse!....
J'entends!... oui, des pas sur la mousse!
Un léger souffle a murmuré;
Mon œil se trouble, je chancelle:
Non, non, ce n'est plus toi: c'est elle
Dont le regard m'a pénétré.

Est-ce bien toi, toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant?
Parle; que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement;
Ce mot que murmurait ta bouche
Quand, planant sur ta sombre couche,

La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence... Ah! j'achève :
Oui, c'est toi ; ce n'est point un rêve :
Anges du ciel, je la revois!...

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers.
Ton ame a franchi la barrière
Qui sépare deux univers.
Béni soit le Dieu qui l'envoie!
Sa grâce a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole :
Pour un siècle de pleurs une seule parole!
Est-ce tout?... C'est assez!... Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,

Tu perces rarement la triste obscurité :
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux :
Ou que te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux !

## XXIV.

## CHANT D'AMOUR.

Naples, 1822.

Si tu pouvais jamais égaler, ô ma lyre!
Le doux frémissement des ailes du zéphire
A travers les rameaux,
Ou l'onde qui murmure en caressant ces rives,

Ou le roucoulement des colombes plaintives
Jouant aux bords des eaux ;

Si, comme ce roseau qu'un souffle heureux anime,
Tes cordes exhalaient ce langage sublime,
Divin secret des cieux,
Que, dans le pur séjour où l'esprit seul s'envole,
Les anges amoureux se parlent sans parole,
Comme les yeux aux yeux ;

Si de ta douce voix la flexible harmonie,
Caressant doucement une ame épanouie
Au souffle de l'amour,
La berçait mollement sur de vagues images,
Comme le vent du ciel qui berce les nuages
Dans la pourpre du jour :

Tandis que sur les fleurs mon amante sommeille,
Ma voix murmurerait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe

Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière!
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon ame
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

Un de ses bras fléchit sous son cou qui le presse,
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse
Et le couvre à demi :
Telle, pour sommeiller, la blanche tourterelle
Courbe son cou d'albâtre et ramène son aile
Sur son œil endormi.

Le doux gémissement de son sein qui respire
Se mêle au bruit plaintif de l'onde qui soupire
A flots harmonieux;
Et l'ombre de ses cils, que le zéphyr soulève,

Flotte légèrement comme l'ombre d'un rêve
Qui passe sur ses yeux.

Que ton sommeil est doux, ô vierge! ô ma colombe!
Comme d'un cours égal ton sein monte et retombe
Avec un long soupir!
Deux vagues que blanchit le rayon de la lune,
D'un mouvement moins doux viennent l'une après
Murmurer et mourir! [l'une

Laisse-moi respirer sur ces lèvres vermeilles
Ce souffle parfumé... Qu'ai-je fait? Tu t'éveilles.
L'azur voilé des cieux
Vient chercher doucement ta timide paupière;
Mais toi... ton doux regard, en voyant la lumière,
N'a cherché que mes yeux.

Ah! que nos longs regards se suivent, se prolongent,
Comme deux purs rayons l'un dans l'autre se plon-
Et portent tour à tour [gent,
Dans le cœur l'un de l'autre une tremblante flamme,
Ce jour intérieur que donne seul à l'ame
Le regard de l'amour!

Jusqu'à ce qu'une larme aux bords de ta paupière,
De son nuage errant te cachant la lumière,
Vienne baigner tes yeux,
Comme on voit au réveil d'une charmante aurore
Les larmes du matin qu'elle attire et colore,
L'ombrager dans les cieux.

Parle-moi; que ta voix me touche!
Chaque parole sur ta bouche
Est un écho mélodieux.
Quand ta voix meurt dans mon oreille,
Mon ame résonne et s'éveille,

Comme un temple à la voix des dieux.
Un souffle, un mot, puis un silence,
C'est assez : mon ame devance
Le sens interrompu des mots,
Et comprend ta voix fugitive,
Comme le gazon de la rive
Comprend le murmure des flots.

Un son qui sur ta bouche expire,
Une plainte, un demi-sourire,
Mon cœur entend tout sans effort :
Tel, en passant par une lyre,
Le souffle même du zéphire
Devient un ravissant accord!

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage :
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux?
L'aurore, ainsi que toi, de ses roses s'ombrage.
Pudeur, honte céleste, instinct mystérieux,

Ce qui brille le plus se voile davantage ;
Comme si la beauté, cette divine image,
N'était faite que pour les cieux !

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.
Dans ce miroir retracées,
Chacune de tes pensées
Jette en passant son éclair ;
Comme on voit sur l'eau limpide
Flotter l'image rapide
Des cygnes qui fendent l'air.

Ton front, que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour ;
Ta bouche, qui va sourire,
Est l'onde qui se retire
Au souffle errant du zéphyr,

Et sur ces bords qu'elle quitte
Laisse au regard qu'elle invite,
Compter les perles d'Ophir.

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour;
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.
Sur le gazon qui l'embrasse
Ton pied se pose, et la grâce,
Comme un divin instrument,
Aux sons égaux d'une lyre
Semble accorder et conduire
Ton plus léger mouvement.

Pourquoi de tes regards percer ainsi mon ame?
Baisse, oh! baisse tes yeux pleins d'une chaste flamme
Baisse-les, ou je meurs.
Viens plutôt, lève-toi! Mets ta main dans la mienne;

Que mon bras arrondi t'entoure et te soutienne
Sur ces tapis de fleurs.

Aux bords d'un lac d'azur il est une colline
Dont le front verdoyant légèrement s'incline
Pour contempler les eaux ;
Le regard du soleil tout le jour la caresse,
Et l'haleine de l'onde y fait flotter sans cesse
Les ombres des rameaux.

Entourant de ses plis deux chênes qu'elle embrasse,
Une vigne sauvage à leurs rameaux s'enlace,
Et, couronnant leurs fronts,
De sa pâle verdure éclaircit leur feuillage,
Puis sur des champs coupés de lumière et d'ombrage
Court en rians festons.

Là, dans les flancs creusés d'un rocher qui surplombe,
S'ouvre une grotte obscure, un nid où la colombe
Aime à gémir d'amour ;

La vigne, le figuier, la voilent, la tapissent ;
Et les rayons du ciel, qui lentement s'y glissent,
Y mesurent le jour.

La nuit et la fraîcheur de ces ombres discrètes
Conservent plus long-temps aux pâles violettes
Leurs timides couleurs ;
Une source plaintive en habite la voûte,
Et semble sur vos fronts distiller goutte à goutte
Des accords et des pleurs.

Le regard, à travers ce rideau de verdure,
Ne voit rien que le ciel, et l'onde qu'il azure ;
Et sur le sein des eaux
Les voiles du pêcheur, qui, couvrant sa nacelle,
Fendent ce ciel limpide, et battent comme l'aile
Des rapides oiseaux.

L'oreille n'entend rien qu'une vague plaintive
Qui, comme un long baiser, murmure sur sa rive,
Ou la voix des zéphyrs,
Ou les sons cadencés que gémit Philomèle,

Ou l'écho du rocher dont un soupir se mèle
A nos propres soupirs.

Viens, cherchons cette ombre propice
Jusqu'à l'heure où de ce séjour
Les fleurs fermeront leur calice
Aux regards languissans du jour.
Voilà ton ciel, ô mon étoile!
Soulève, oh! soulève ce voile,
Éclaire la nuit de ces lieux;
Parle, chante, rêve, soupire,
Pourvu que mon regard attire
Un regard errant de tes yeux.

Laisse-moi parsemer de roses
La tendre mousse où tu t'assieds,
Et près du lit où tu reposes
Laisse-moi m'asseoir à tes pieds.
Heureux le gazon que tu foules,
Et le bouton dont tu déroules

Sous tes doigts les fraîches couleurs!
Heureuses ces coupes vermeilles
Que pressent tes lèvres, pareilles
A l'abeille, amante des fleurs!

Si l'onde des lis qu'elle cueille
Roule les calices flétris,
Des tiges que sa bouche effeuille
Si le vent m'apporte un débris;
Si la boucle qui se dénoue
Vient, en ondulant sur ma joue,
De ma lèvre effleurer le bord;
Si son souffle léger résonne,
Je sens sur mon front qui frissonne
Passer les ailes de la mort.

Souviens-toi de l'heure bénie
Où les dieux, d'une tendre main,
Te répandirent sur ma vie
Comme l'ombre sur le chemin.
Depuis cette heure fortunée,
Ma vie à ta vie enchaînée,

Qui s'écoule comme un seul jour.
Est une coupe toujours pleine,
Où mes lèvres à longue haleine
Puisent l'innocence et l'amour.

Un jour le temps jaloux, d'une haleine glacée,
Fanera tes couleurs comme une fleur passée
Sur ces lits de gazon;
Et sa main flétrira sur tes charmantes lèvres
Ces rapides baisers, hélas! dont tu me sèvres
Dans leur fraîche saison.

Mais quand tes yeux, voilés d'un nuage de larmes,
De ces jours écoulés qui t'ont ravi tes charmes
Pleureront la rigueur;
Quand, dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Là ta beauté fleurit pour des siècles sans nombre;

Là ton doux souvenir veille à jamais à l'ombre
De ma fidélité,
Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

Et quand la mort viendra, d'un autre amour suivie,
Éteindre en souriant de notre double vie
L'un et l'autre flambeau,
Qu'elle étende ma couche à côté de la tienne,
Et que ta main fidèle embrasse encor la mienne
Dans le lit du tombeau.

Ou plutôt puissions-nous passer sur cette terre,
Comme on voit en automne un couple solitaire
De cygnes amoureux
Partir, en s'embrassant, du nid qui les rassemble,
Et vers les doux climats qu'ils vont chercher ensemble
S'envoler deux à deux !

## XXV.

### IMPROVISÉE

### A LA GRANDE CHARTREUSE.

Jéhovah de la terre a consacré les cimes ;
Elles sont de ses pas le divin marchepied :
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même en conservent la trace;
L'Horeb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore!
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore;
Seigneur, réponds-nous; es-tu là?

Paisibles habitans de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israël,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes,
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute!
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?

Vos yeux toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile;
Nous n'avons rien que nos soupirs!

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme;
La prière du juste est l'encens des mortels;
Et nous, pecheurs, passons: nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

## XXVI.

## ADIEUX A LA POÉSIE.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix,
Où tout dort, même l'espérance;
Où nul zéphyr ne se balance

Sous l'ombre immobile des bois.

Il est un âge où de la lyre
L'ame aussi semble s'endormir,
Où du poétique délire
Le souffle harmonieux expire
Dans le sein qu'il faisait frémir.

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours :
A midi, caché sous l'ombrage,
Il n'enchante de son ramage
Que l'aube et le déclin des jours.

Adieu donc, adieu, voici l'heure,
Lyre aux soupirs mélodieux!
En vain à la main qui t'effleure
Ta fibre encor répond et pleure :
Voici l'heure de nos adieux.

Reçois cette larme rebelle
Que mes yeux ne peuvent cacher.

Combien sur ta corde fidèle
Mon ame, hélas! en versa-t-elle
Que tés soupirs n'ont pu sécher!

Sur cette terre infortunée,
Où tous les yeux versent des pleurs,
Toujours de cyprès couronnée,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs.

Tout ce qui chante ne répète
Que des regrets ou des désirs;
Du bonheur la corde est muette;
De Philomèle et du poète
Les plus doux chants sont des soupirs.

Dans l'ombre auprès d'un mausolée,
O lyre, tu suivis mes pas;
Et des doux festins exilée,
Jamais ta voix ne s'est mêlée
Aux chants des heureux d'ici-bas.

Pendue aux saules de la rive,
Libre comme l'oiseau des bois,
On n'a point vu ma main craintive
T'attacher comme une captive
Aux portes des palais des rois.

Des partis l'haleine glacée
Ne t'inspira pas tour à tour;
Aussi chaste que la pensée,
Nul souffle ne t'a caressée,
Hormis le souffle de l'Amour.

En quelque lieu qu'un sort sévère
Fît plier mon front sous ses lois,
Grâce à toi, mon ame étrangère
A trouvé partout sur la terre
Un céleste écho de sa voix.

Aux monts d'où le jour semble éclore,
Quand je t'emportais avec moi
Pour louer celui que j'adore,

Le premier rayon de l'aurore
Ne se réveillait qu'après toi.

Aux bruits des flots et des cordages,
Aux feux livides des éclairs,
Tu jetais des accords sauvages,
Et comme l'oiseau des orages
Tu rasais l'écume des mers.

Celle dont le regard m'enchaîne
A tes soupirs mêlait sa voix,
Et souvent ses tresses d'ébène
Frissonnaient sous ma molle haleine,
Comme tes cordes sous mes doigts.

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand, de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse

Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent, qui sur nos ames passe,
Souffle à l'aurore ou souffle tard;
Il aime à jouer avec grâce
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard.

En vain une neige glacée
D'Homère ombrageait le menton :
Et le rayon de la pensée
Rendait la lumière éclipsée
Aux yeux aveugles de Milton.

Autour d'eux voltigeaient encore
L'amour, l'illusion, l'espoir,
Comme l'insecte amant de Flore,
Dont les ailes semblent éclore
Aux tardives lueurs du soir.

Peut-être ainsi!... mais avant l'âge
Où tu reviens nous visiter,
Flottant de rivage en rivage,
J'aurai péri dans un naufrage,
Loin des cieux que je vais quitter.

Depuis long-temps ma voix plaintive
Sera couverte par les flots,
Et, comme l'algue fugitive,
Sur quelque sable de la rive
La vague aura roulé mes os.

Mais toi, lyre mélodieuse,
Surnageant sur les flots amers,
Des cygnes la troupe envieuse
Suivra ta trace harmonieuse
Sur l'abîme roulant des mers.

## LA CHUTE DU RHIN

### A LAUFFEN.

C'était aux premiers feux de la naissante aurore,
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore,
Mais, planant dans les airs sur ses pâles rayons,
Ne touchait que le ciel et les crêtes des monts.

Sur les obscurs sentiers de la forêt profonde,
Au roulement lointain d'un tonnerre qui gronde,
J'avançais ; de l'orage imitant le fracas,
Le tonnerre des eaux redouble à chaque pas :
Déjà, comme battus par les coups d'un orage,
Les arbres ébranlés secouaient leur feuillage,
Et les rochers, minés sur leurs vieux fondemens,
Épouvantaient mes yeux de leurs longs tremblemens.
Enfin mon pied crispé touche au bord de l'abîme ;
Le voile humide, épars sur cette horreur sublime,
Tombe ; je jette un cri de surprise et d'effroi :
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi !

Ah ! regarde, ô mon ame ! et demeure en silence !
Nature, ah ! qui pourrait parler en ta présence,
Quand sous ces traits divins, que ton Dieu t'a donnés,
Tu te montres sans voile à nos yeux étonnés ?
Le poids de ta grandeur accable la pensée ;
Le cœur fuit, l'œil se trouble, et la bouche oppressée
Cherchant en vain le mot impossible à trouver,
O Dieu ! jette ton nom, et ne peut l'achever !

De rochers en rochers et d'abîme en abîme
Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme ;
Les débris mugissans roulent de toutes parts ;
Le Rhin sur tous ses bords sème ses flots épars ;
De leur choc redoublé le roc gémit et fume ;
Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente ; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
Sur les bords de l'abîme accourt, hésite encore ;
Puis dans le gouffre ouvert, qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids.
L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde ;
Le gouffre en bouillonnant s'enfle et revomit l'onde ;
Le fleuve, épouvanté dans ses fougueux transports,
Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
De ses flots mutilés étaler la tonture,
Et, d'un cours insensé s'enfuyant au hasard,
En cent torrens brisés roule de toute part.
Tel un temple superbe, inondé par la foule,
Sur ses vieux fondemens tout à coup s'il s'écroule,

Un seul cri jusqu'au ciel s'élance ; tout s'enfuit ;
Le sol tremblant répond à cet horrible bruit ;
Les piliers ébranlés chancellent sur leur base ;
La voûte eclate et tombe ; et les murs qu'elle écrase
Roulant sur les parvis en immenses lambeaux,
De leurs débris fumans enfoncent les tombeaux ;
Sous un nuage épais de cendre et de poussière
L'astre du jour répand sa sinistre lumière ;
Et sur les champs voisins les décombres jetés
Laissent errer au loin les yeux épouvantés !

Tombe avec cette chute, et rejaillis comme elle,
O ma pauvre pensée, et plonge-s-y ton aile,
Comme l'oiseau du ciel, qui vient en tournoyant
Enivrer son regard sur ce gouffre aboyant ;
Puis confonds dans l'horreur d'une extase muette
Ta faible voix au bruit que chaque flot lui jette,
Et que Dieu, qui là-haut écoute dans sa paix
L'écho majestueux des hymnes qu'il s'est faits,
Distingue avec bonté ton sourd et doux murmure
D'avec les mille voix de sa forte nature,
Entre ces éclats d'onde et ces orgues des bois

A son accent pieux reconnaisse ta voix,
Et dise, en écoutant cette lutte touchante :
Le fleuve me célèbre, et l'insecte me chante!

## UNE JEUNE FILLE.

Elle était dans cet âge où, prête à se flétrir,
Cette fleur de beauté, qu'un printemps fait mûrir,
Semble inviter l'amour à cueillir ses délices,
Avant qu'un jour de plus effeuille ses calices :

Age heureux de la grâce et de la volupté,
Qui confond en un jour le printemps et l'été.
La jeunesse mêlait sur ses lèvres écloses
Une tendre pâleur à l'éclat de ses roses.
Ses traits formés dont l'ombre arrêtaient les contours;
Ses yeux bleus où, perçant et voilé tour à tour,
L'astre, dont le foyer est le cœur d'une femme,
Laissait en longs éclairs jaillir toute sa flamme;
D'un sein plus arrondi les globes achevés
D'un souffle égal et pur abaissés, élevés;
Et ses cheveux flottans dont les tresses moins blondes
Jusque sur le gazon glissaient en larges ondes,
Mais dont l'or brunissant de plus de feux frappé
Ressemblait à l'épi que la faux a coupé :
Tout en elle annonçait ces saisons de tempête,
Ce solstice éclatant où la beauté s'arrête.
Un voile blanc, tissu du poil de ses brebis,
Pressait ses chastes flancs, et, glissant à longs plis,
Dessinait les contours de sa taille superbe,
Et venait sous ses pieds se confondre avec l'herbe.
Aucun vain ornement, aucun luxe emprunté
N'altéraient la candeur de sa pure beauté;

Dédaignant d'un faux art les trompeuses merveilles,
L'opale ou le corail n'ornaient pas ses oreilles ;
Le rubis sur son front ne dardait pas ses feux ;
L'or autour de son cou n'enlaçait point ses nœuds,
Et ces lourds bracelets, qu'un vain luxe idolâtre,
De ses bras arrondis ne foulaient pas l'albâtre ;
Mais sur sa blanche épaule un ramier favori
Était venu chercher un amoureux abri.
Il ventilait son cou d'un frémissement d'aile,
Et, broutant le gazon qui croissait autour d'elle,
Deux agneaux, par sa voix sous ses yeux retenus,
Folâtraient sur sa trace, et léchaient ses pieds nus :
Tels les plus doux objets qu'anima la nature
Suivaient Ève en Éden, et formaient sa parure.

## RÉFLEXION.

Oui, parmi ces mortels dont les races pressées,
Par la race nouvelle aussitôt remplacées,
Traversent tour à tour ce séjour des vivans,
Comme ces tourbillons balayés par les vents ;

Toujours, partout, depuis la naissance des hommes
Jusqu'à l'épaisse nuit de l'époque où nous sommes,
Sur tous les horizons de ce vaste univers,
Mes yeux ont vu régner deux sentimens divers.
Les uns en avançant dans cette obscure voute
Que le destin muet étend devant leur route,
Promenant autour d'eux un sinistre regard,
Ont dit : Qui sommes-nous ?... les enfans du hasard,
Des fruits nés d'un printemps et tombant à l'automne,
Que prodigue la vie et que la mort moissonne ;
Qui prenons pour l'esprit un instinct passager,
Un accord de nos sens qu'un choc peut déranger,
Et qui, pour s'élever à cet honneur suprême,
Emprunte tout du corps, tout, jusqu'à son nom même !
De nos propres désirs nous n'avons pas le choix,
Nos sens font nos besoins, nos besoins font nos lois ;
Et, poussés par ces lois où leur force nous guide,
Le crime et la vertu ne sont rien qu'un mot vide,
Par l'espoir ou la peur une fois inventé,
Et que l'écho des temps d'âge en âge a porté.
Sur son Dieu l'homme en vain interroge le monde ;
A sa voix suppliante il n'est rien qui réponde.

Prières sans vertu, vain soupir, vain effort!
Et qu'importe s'il est? Ne vois-tu pas qu'il dort,
Et que trop loin de toi pour qu'il puisse t'entendre,
Il n'est pas pour celui qui ne peut le comprendre?
Son être à nos regards ne s'est point révélé;
En vain des bruits lointains disent qu'il a parlé,
Que du sommet des cieux ce roi de la nature,
D'un insecte rampant revêtant la figure,
Est descendu vers nous pour nous guider à lui :
S'il apparut jamais, pourquoi pas aujourd'hui?
Sur ce globe lointain s'il eût daigné descendre,
Par la voix du tonnerre il se fût fait entendre;
L'évidence eût frappé le doute confondu;
Si Dieu nous eût parlé, tout homme eût entendu.
Sous son doute écrasé l'esprit humain retombe;
Sur notre sort futur interrogeons la tombe;
Un silence éternel nous répond : Ces débris,
Ce corps rongé de vers, ces ossemens flétris,
Ces élémens épars d'une vile matière,
Que le temps décompose et réduit en poussière,
Proclament-ils la vie et l'immortalité?
Tout me dit que la terre un moment m'a prêté

De ce feu qui l'anime une faible étincelle ;
Que ma tombe lui rend ce que j'empruntai d'elle ;
Que ce souffle de vie, exhalé sans retour,
Dans des êtres sans fin circule tour à tour ;
Que, sans pouvoir jamais se joindre et se connaître,
De ce *moi* qui n'est plus d'autres *moi* vont renaître,
Qui, subissant ainsi l'unique loi du sort,
Passeront à jamais du néant à la mort.
Profitons donc du jour ; vivons donc si c'est vivre,
Sans nous inquiéter de la nuit qui va suivre.
La nature à nos yeux voilant la vérité,
Dans nos sentiers du moins plaça la volupté ;
Sous mille aspects divers sa main nous la présente ;
Cueillons-la : tout notre être est dans l'heure présente.
Rien n'est mal, rien n'est bien ; tout est peine ou plai-
Et la seule sagesse est de savoir choisir ; [sir,
Sans remords, sans terreurs, buvons jusqu'à la lie
Ce nectar mélangé que nous verse la vie,
Et le soir, dans les bras de la sœur du sommeil,
Endormons-nous enfin sans songe et sans réveil !

Les autres, empruntant l'aile de l'espérance,

D'un monde harmonieux contemplant l'ordonnance,
Ces astres suspendus dans le vide des airs,
Croisant, sans se heurter, leurs orbites divers,
Et, comme aux sons marqués d'une sainte harmonie,
Dans tous leurs mouvemens révélant leur génie;
Ces élémens, rivaux dans leur contraire essor,
Enfantant par leur lutte un merveilleux accord;
Les jours et les saisons revenant à leur heure
Éclairer, féconder notre errante demeure,
Ordre, beauté, puissance, en tout temps, en tout lieu,
Ont dit : Voici la voix qui nous révèle un Dieu;
Son nom, partout écrit pour le regard des sages,
En vivant caractère éclate en ses ouvrages;
Avec les yeux du corps on le lit dans les cieux;
Avec les yeux de l'ame on le voit encor mieux;
Ses divins attributs, réfléchis dans notre ame,
Sont un sublime instinct dont l'écho le proclame.
C'est lui qui dans nos cœurs parle et dicte ses lois;
La juste conscience est sa seconde voix,
Et le remords rongeur, dont l'offense est vengée,
Est le cri qui trahit sa justice outragée;
Il parla dans Éden au père des mortels;

Chaque siècle en passant lui dressa des autels,
Où l'homme, le cherchant sous des formes sans nombre,
Dans sa pieuse erreur l'adora dans son ombre.
La sagesse en son nom dicta ses saintes lois ;
Le prophète entendit et répéta sa voix ;
Le passé fut partout sillonné de miracles,
L'avenir tout entier peuplé de ses oracles ;
Un vague et noble instinct en tout lieu l'attendit.
Que dis-je ? Au temps marqué son Verbe descendit,
Et de l'orgueil humain confondant l'espérance,
Vivant dans le travail, mourant dans la souffrance,
A l'univers déçu par son humilité
Enseigna la vertu plus que la vérité ;
Sa loi brille toujours sur l'océan des âges.
Cependant ce fanal entouré de nuages,
Ou d'un jour mêlé d'ombre éclairant l'horizon,
N'empêcha pas l'erreur d'obscurcir la raison.
Il est vrai : mais si Dieu de torrens de lumière
Eût de sa créature ébloui la paupière,
A ses yeux sans bandeau s'il s'était révélé,
Avec l'accent d'un Dieu s'il nous avait parlé,
Détruisant de nos cœurs l'admirable équilibre,

L'homme cessant d'être homme eût cessé d'être libre,
Notre ame avec nos sens n'aurait pas combattu ;
Et sans la liberté que serait la vertu ?
Exilés d'un moment sur la terre étrangère,
Pour combattre et mourir nous passons sur la terre.
Passons donc ; vivons donc comme ne vivant pas ;
Dans la fange du jour n'enfonçons point nos pas ;
Que nos biens passagers, que nos courtes délices,
Au Dieu qui nous les fit rendus en sacrifices,
D'un parfum de vertu embaument son autel.
Homme, le temps n'est rien pour un être immortel!
Malheur à qui l'épargne, insensé qui le pleure!
Le temps est ton navire et non pas ta demeure.
Vers le terme sans fin hâtons-nous de courir,
Foulons au pied ce monde, et vivons pour mourir ;
La science, l'amour, la volupté, la vie,
Ces ombres des vrais biens que ton cœur sacrifie,
Comme un germe divin derrière toi jeté,
Refleuriront plus beaux, mais dans l'éternité!

Ainsi de siècle en siècle, ainsi parlent nos frères ;
La nature comme eux nous parle en sens contraire ;

L'espérance dit : Oui ; la nature dit : Non.
Nous entendons deux voix, mais laquelle a raison ?
Je ne prononce pas sur ce sacré mystère ;
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire ?
L'esprit humain fendant la mer d'obscurité,
Trompé par chaque écueil, crie en vain : Vérité !
Sur ces bords ignorés plane une nuit divine ;
Ce monde est une énigme : heureux qui la devine !....
L'énigme a-t-elle un mot ? Pour moi, dussent mes yeux
N'en découvrir jamais le sens mystérieux,
Dussent, après mes jours, la tombe et son silence
De ce rêve divin confondre l'espérance,
En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
M'apprendre que j'étais dupe de la vertu,
Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
Dans ma sublime erreur j'immolerais encore
Et ce monde, et du temps la courte volupté
A ce rêve doré de l'immortalité !

# LE DERNIER CHANT

DU

# PÈLERINAGE D'HAROLD.

# AVERTISSEMENT.

---

Childe-Harold est un poème de lord Byron. Le noble barde, dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée, en donna successivement, et pendant un intervalle de

dix années, quatre chants au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et le poète lui-même dans les sites variés que le pèlerin est censé parcourir; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentimens et les pensées qu'il tirait de son propre fonds : Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poète, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la conduite « de ce quatrième chant, le pèlerin Harold pa- « raîtra encore moins souvent sur la scène que « dans les précédens, et il sera presque entière- « ment fondu avec l'auteur parlant en son propre « nom. Le fait est que je me lassais de tirer, « entre Harold et moi, une ligne de séparation « que chacun semblait décidé à ne pas aper- « cevoir : c'est ainsi que personne ne voulait « croire le Chinois de Goldsmith un Chinois vé-

« ritable. C'était vainement que je m'imaginais « avoir établi une distinction entre le poète et le « pèlerin : le soin même que je prenais de con- « server cette distinction, et mon désappointement « de la trouver inutile, nuisaient tellement à mon « inspiration, que je résolus de l'abandonner, et « c'est ce que j'ai fait ici ; les opinions qui se sont « formées et qui se formeront encore à ce sujet « sont aujourd'hui devenues tout-à-fait indiffé- « rentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'écrivain ! « L'auteur, qui n'a dans son esprit d'autres res- « sources que la réfutation éphémère ou perma- « nente due à ses premiers succès, mérite le sort « des auteurs. »

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complètement effacée dans ce dernier chant du pèlerinage d'Harold, par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poème, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés et de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense : c'est une Odyssée pittoresque et morale, une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne ; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour à tour leurs mers, leurs montagnes, leurs tombeaux, leurs ruines, et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à *Adda*, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de sa vie l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation

légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron. Il dit un éternel adieu au rivage d'Angleterre, et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et l'*Homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta; va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua; déplore le sort de l'Italie, tour à tour envahie par tous les barbares; jette un regard sur Florence, et se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monuments et de ses débris. Jamais peut-être la poésie moderne n'a revêtu de plus sublimes expressions, des images plus fortes et des sentimens plus intimes. Ici le poète, abandonnant tout à coup son héros, adresse un salut sublime à la

mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples, et disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poème, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage :

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce « poème est le plus long et le plus fortement « pensé de mes ouvrages. Nous avons parcouru « ensemble, à diverses époques, les contrées que « la chevalerie, l'histoire ou la fable ont rendues « célèbres ; l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure « et l'Italie ; ce qu'Athènes et Constantinople « étaient pour nous il y a quelques années, Ve- « nise et Rome l'ont été plus récemment : mon « poème aussi, ou mon pélerin, ou l'un et l'autre, « si l'on veut, m'ont accompagné partout. Peut- « être trouvera-t-on excusable la vanité qui me « fait revenir avec tant de complaisance à mes

« vers. Pourrais-je ne pas tenir à un poème qui « me lie en quelque sorte aux lieux qui me l'ont « inspiré, et aux objets que j'ai essayé de dé- « crire ? La composition de *Childe-Harold* a été « pour moi une source de jouissances. Je ne m'en « sépare qu'avec une sorte de regret, dont, grâce à « ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire sus- « ceptible pour des objets imaginaires, etc., etc. »

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poète. C'est dans *Childe-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier; car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette; soit qu'il peigne la nature morte que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne, comme au hasard, au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jusqu'à les rompre, toutes les cordes sensibles de son ame et de la nôtre. Il reprend à chaque instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades; et, comme

si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thème d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idées ou de sentimens. Il faudrait tout citer si l'on citait quelque chose d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques-uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateurs de tout ordre social, et ses sentimens anti-religieux; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Childe-Harold* qu'à quelques-uns de ses derniers poèmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeunesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages; mais ces nuages n'empêchent cependant pas le lecteur de reconnaître et d'admirer, dans cette œuvre d'un beau génie, l'expression d'une belle ame. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce

n'était d'une ame grande et féconde? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du cœur! Lord Byron en est un nouvel exemple : plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs même ; il en a empoisonné les plus brillantes pages du scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent. Nous ne prétendons point l'excuser ; peut-être lui même, s'il eût vécu... Mais il n'est plus! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorables de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son ame, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie. Il a sacrifié ses jours, en Grèce, à la cause de la religion, de la liberté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poème de *Childe-Harold* jusqu'à son véritable terme,

la mort du héros, le reprend où lord Byron l'avait laissé, et, sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire, était celui qu'il avait adopté lui-même; et la forme de *Childe-Harold* lui était trop évidemment indiquée, pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre: peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques. Peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur. Il n'a pris le genre du poème et le nom du héros de lord Byron, que par respect pour lord Byron, qui se peignait lui-même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui: ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui

tenterait de l'égaler; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Childe-Harold puisse donner une autre idée! Quel poète oserait faire parler lord Byron? on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant ce mot d'imitation, que nous venons de prononcer, ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités; les idées, les sentimens, les images ne le sont pas. Il nous a semblé, au contraire, que l'auteur français avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre, et qu'on ne retrouve pas, dans ce cinquième chant, une seule des pensées ou des comparaisons que le poète anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poème. On peut être soi sous le nom d'un autre.

Ce genre de poème n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poème didactique, car il n'enseigne rien; ce n'est pas le poème descriptif, car il raconte aussi; ce n'est pas le poème épique, il n'en a ni

les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois ; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne ; le héros est le poète lui-même ou le cœur de l'homme en général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes ; c'est le poème d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentimens, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thème plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques. L'intérêt est tout dans le style ; et la forme, à peine esquissée, n'est qu'un fil imperceptible pour lier d'un lien commun les idées et les sentimens qui se succèdent.

Le poème anglais de *Childe-Harold* est écrit en stances d'un nombre égal de vers, indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer, forme que lord Byron avait adoptée et ra-

jeunie, comme plus propre à ce genre de composition, où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être conservée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine; mais la poésie française ne possède aucun rhythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos; nous les indiquons, comme dans le poème original, par un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans

des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poète lui-même. Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français dans l'avertissement d'un ouvrage de littérature légère, si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poète. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient *l'hymne du découragement et du scepticisme.* L'office du poète n'est point sans doute de prêcher des dogmes en vers; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature... Si les *Méditations Poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce

sentiment religieux qui respire dans toutes leurs pages. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donner lieu sans doute à des interprétations du genre de celles que nous combattons ici; mais un vers, une stance, ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert : c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de Lamartine, que la *liberté*, qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Childe-Harold, n'est point celle dont le nom profané a retenti, depuis trente ans, dans les luttes des factions, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple, et qu'un homme est un homme; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut

usurper ou flétrir le beau nom. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Childe-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'il se trouve uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages fort opposés ; et M. de Lamartine serait très affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.

# DÉDICACE.

---

Te souviens-tu du jour où gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés,
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés ?

Tu marchais devant moi. Balancés par l'orage,
Les rameaux ondoyans du mélèze et du pin,
S'écartant à regret pour t'ouvrir un passage,
Secouaient sur ton front les larmes du matin ;
Un torrent sous tes pieds s'écroulant en poussière,
Traçait sur les rochers de verdâtres sillons,
Et, de sa blanche écume où jouait la lumière,
Élevait jusqu'à nous les flottans tourbillons.

Un nuage grondait encore
Sur les confins des airs, à l'occident obscur,
Tandis qu'à l'orient le souffle de l'aurore
Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,
Et dorait de ses feux la voile qui colore
Des vagues du Léman l'éblouissant azur !
Tout à coup sur un roc, dont tu foulais la cime,
Tu t'arrêtas : tes yeux s'abaissèrent sur moi ;
Tu me montrais du doigt les flots, les monts, l'abîme
La nature et le ciel... et je ne vis que toi !

Ton pied léger semblait s'élancer de sa base ;
Ton œil planait d'en haut sur ces sublimes bords ;

Ton sein, oppressé par l'extase,
Se soulevait sous ces transports,
Comme le flot captif qui, bouillant dans le vase,
S'enfle, frémit, s'élève, et surmonte ses bords.

Sur l'angle d'un rocher ta main était posée ;
Par l'haleine des vents goutte à goutte essuyés,
Tes cheveux trempés de rosée,
Distillaient lentement ses perles à tes pieds.

Des cascades l'écume errante
Faisait autour de toi, sur un tapis de fleurs,
De son prisme liquide ondoyer les couleurs,
Et d'une robe transparente
Semblait t'envelopper dans ses plis de vapeurs !
Tu ressemblais... Mais non, toute image est glacée.
Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux ;
Rien... qu'une céleste pensée,
Qui, durant un songe pieux,
Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,
Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élancée,
S'élève, et plane dans les cieux !

Je te vis ; je jurai de consacrer la trace
De ce trop rapide moment,
Et de graver ici ton nom... Ta main l'efface
De ce fragile monument.
Un jour, quand je te verrai lire
Ces vers dont un regard est le seul avenir,
Si tes yeux attendris ne peuvent retenir
Une larme aux sons de ma lyre,
Ah ! qu'au moins tu puisses te dire :
« Ces chants qui m'ont ému, c'est moi qui les inspire ;
« Et sa muse est mon souvenir ! »

# LE DERNIER CHANT

DU

# PÈLERINAGE D'HAROLD.

I.

Muse des derniers temps, divinité sublime,
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels;

Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité
Des noms vengeurs du Christ et de la liberté!
Sentiment plus qu'humain que l'homme déifie,
Viens seul! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie!
Les siècles de l'erreur sont passés, l'homme est vieux;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,
Comme l'homme qui touche à son adolescence
Brise les vains hochets de sa crédule enfance.
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés;
Jupiter voit sa foudre, entre ses mains brisée,
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée;
Le Nil souille au désert, de son impur limon,
Les débris mutilés de l'antique Memnon;
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles.
Le Temps a balayé le temple et les miracles.
Hors le culte éternel, vingt cultes différens,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé! cherchez-les dans la cendre de Rome!...
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme

Deux sentimens divins, plus forts que le trépas :
L'Amour, la Liberté, dieux qui ne mourront pas !

II.

L'amour ! je l'ai chanté, quand plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre ;
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe ;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe !
Remplis seul aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté ! premier don qu'un dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,
Et qui fis reculer à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect ;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fais respirer l'ame !
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous !
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,

De ce que Dieu fit libre ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison :
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les cœurs asservis tu dors ; tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée,
Tu jaillis tout à coup, et la terre est vengée!

III.

Ces temps sont arrivés! Aux rivages d'Argos (1)
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles;
Du Pinde et de l'Ithôme il s'élance à la fois;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix :
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne;
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!

N'entends-tu pas siffler sur les flots du Bosphore
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;
Qui, sillonnant la nuit l'archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent ses mers de cent phares funèbres,
Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errans,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

IV.

Mais où donc est Harold, ce pèlerin du monde,
Dont j'ai suivi long-temps la course vagabonde?

A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours?
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,
M'aidait à retrouver moi-même dans autrui?
Mystérieux héros! c'était moi, j'étais lui;
Et, sans briser jamais le nom qui les rassemble,
Nos deux cœurs, nos deux voix, sentaient, chantaient [ensemble;
Mais, depuis qu'en partant, la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,
Tressaillit de plaisir sous les pas de sa Muse,
Et que de son sommet éclatant, d'où les yeux
Plongent sur une mer qui va s'unir aux cieux,
Albano l'entendit, en découvrant l'abîme (2),
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime,
On n'a plus reconnu sa voix; et l'univers,
Encor retentissant de ses derniers concerts,
Comme un temple muet, semble attendre en silence
Que l'hymne interrompu tout à coup recommence.
Que fait-il? Sur quels bords ses astres inconstans

Ont-ils poussé ses mâts brisés avant le temps?
Quels flots furent témoins de son dernier naufrage?
Quel sol consolateur lui prêta son rivage?
O Muse, qui donnais ta lyre à ses douleurs,
Viens donc, suivons ses pas aux traces de ses pleurs!

V.

Il est nuit; mais la nuit sous ce ciel n'a point d'ombre:
Son astre, suspendu dans un dôme moins sombre,
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux;
Où la côte des mers, de cent golfes coupée,
Tantôt humble et rampante et tantôt escarpée,
Sur un sable argenté vient mourir mollement,
Ou gronde sous le choc de son flot écumant.
De leurs vastes remparts les Alpes l'environnent;
Leurs sommets colorés que les neiges couronnent,
De colline en colline abaissés par degrés,
Montrent, près de l'hiver, des climats tempérés,
Où l'aquilon, fuyant de son propre royaume,
De leurs tièdes parfums s'attiédit et s'embaume.

A travers des cyprès, dont l'immobilité,
Symbole de tristesse et d'immortalité,
Projette sur les murs ses ombres sépulcrales
Que les reflets du ciel percent par intervalles,
S'étend sur la colline un champêtre séjour :
Un long buisson de myrte en trace le contour :
Sur des gazons naissans, de flexibles allées,
D'un rideau de verdure à peine encor voilées,
Égarant au hasard leur cours capricieux,
Conduisent en tournant, ou les pas, ou les yeux ;
Jusqu'au seuil où, formant de vertes colonnades,
La clématite en fleur se suspend aux arcades ;
Sur les toits aplatis, des jardins d'oranger
Ornent de leurs fruits d'or leur feuillage étranger ;
L'eau fuit dans les bassins, et, quand le jour expire,
Imite en murmurant les frissons du zéphyre.
De là, l'œil enchanté voit, au pied des coteaux,
Gênes, fille des mers, sortir du sein des eaux ;
Les dômes élancés de ses saintes demeures,
D'où l'airain frémissant fait résonner les heures,
Et les mâts des vaisseaux qui, dormant dans ses ports,
S'élèvent au niveau des palais de ses bords,

Et quand le flot captif les presse et les soulève,
D'un lourd gémissement font retentir la grève.
Quel silence!... Avançons... Tout dort-il en ces lieux?
L'éclat d'aucun flambeau n'y vient frapper mes yeux;
Nul pas n'y retentit, nulle voix n'y murmure;
Seulement, au détour de cette route obscure,
Un page et deux coursiers attendent; et plus bas,
Dans cette anse où les flots expirent sans fracas,
Un brick aux flancs étroits, que l'on charge en silence,
Tend sa voile, et déjà sous son poids se balance.
Ces armes, ces coursiers, ce vaisseau loin du port,
Tout révèle un départ, et cependant tout dort!...

VI.

Mais non, tout ne dort pas; de fenêtre en fenêtre,
Voyez ce seul flambeau briller et disparaître;
Il avance, il recule, il revient tour à tour.
Éclaire-t-il les pas du crime ou de l'amour?
Aux douteuses clartés qu'il jette sur le sable,
On le croit voir trembler dans une main coupable.
Il descend, il s'arrête à l'angle du palais;

Et l'œil, à la faveur de ses brillans reflets,
S'insinue, et parcourt un réduit solitaire
Dont les rideaux légers trahissent le mystère.
Sur le pavé, couvert des plus riches tapis,
Du pied le plus léger les pas sont assoupis ;
Les murs en sont ornés d'opulentes tentures ;
Sous les lambris dorés, d'élégantes peintures,
De tout voile jaloux dépouillant la beauté,
Enchaînent le regard ivre de volupté ;
Et, sur trois pieds d'albâtre, une lampe nocturne
Y répand un jour doux, du sein voilé d'une urne.
Là, sous l'alcôve sombre où le pâle flambeau,
Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,
Mêle d'ombre et de jour une teinte incertaine,
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène :
Son front est découvert ; le sommeil, en ses jeux,
Semble avoir dispersé l'or de ses blonds cheveux
Qui, flottant sur son sein que leur voile caresse,
Jusqu'au pied de son lit roulent en longue tresse ;
Près d'elle on voit encor, confusément jetés,
Les ornemens d'hier qu'à peine elle a quittés ;
Ses anneaux, ses colliers, ses parures chéries,

Mêlés avec les fleurs que la veille a flétries,
Jonchent le seuil du lit d'ambre, de perle et d'or,
Qu'un de ses bras pendans semble y chercher encor!

VII.

La porte s'ouvre; un homme, à pas comptés, s'avance.
Une lampe à la main, il s'arrête en silence. [changé!
Est-ce Harold?... c'est bien lui!... Que le temps l'a
Que son front, jeune encor, de jours semble chargé!
L'éclat dont son génie éclairait son visage
Luit toujours; mais, hélas! c'est l'éclair dans l'orage!
Et, plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,
On croit voir vaciller son ame dans son sein.
Dans l'amère douceur d'un sourire farouche,
L'amour et le mépris se mêlent sur sa bouche;
L'œil n'y peut du remords discerner la douleur,
Mais on dirait, à voir sa mortelle pâleur,
Qu'une apparition vengeresse, éternelle,
Le glace à chaque instant d'une terreur nouvelle:
Immobile, il contemple, au chevet de ce lit,
Cette femme qui dort, et qu'un songe embellit.

Encore dans la fleur de son adolescence,
Ses traits ont tout d'un ange... excepté l'innocence;
Ses yeux sont ombragés du voile de ses cils;
Mais un pli qui se cache entre ses deux sourcils,
Trace que le sommeil n'a pas même effacée,
Montre que sur ce front quelque peine est passée.
Sa lèvre, où le sourire erre encore au hasard,
Glace le sentiment en charmant le regard;
Plus encor que l'amour la volupté s'y joue;
La peine en fait fléchir l'arc mobile, et sa joue
Ressemble au lis penché vers le midi du jour,
Qu'ont déjà respiré le zéphire ou l'amour!

VIII.

« Dors! murmurait Harold d'une voix comprimée;
Toi que je vais quitter! toi que j'ai tant aimée!
Toi qui m'aimas peut-être, ou dont l'art séducteur
Par l'ombre de l'amour trompa du moins mon cœur!
Qu'importe que le tien ne fût qu'un doux mensonge!
Je fus heureux par toi; tout bonheur est un songe!
Et je pars, avant l'heure où le triste réveil

Eût dissipé pour nous cet enfant du sommeil!
Heureux qui, s'éloignant pendant que l'erreur dure,
Emporte dans son cœur une image encor pure;
Qui peut, dans les horreurs de son triste avenir,
Nourrir, comme un flambeau, quelque cher souvenir,
Et ne voit pas du moins, en perdant ce qu'il aime,
Cette idole qui tombe ou qu'il brisa lui-même,
D'un bonheur qui n'est plus étaler les débris,
Où l'éternel remords rampe auprès du mépris!...
Gravez-vous dans mes yeux, voluptueuse image!
Front serein dont mon souffle écartait tout nuage!
Beaux yeux dont le regard me cherchera demain!
Lèvres dont les accens m'enivraient! tendre main
Qui, s'ouvrant vainement pour s'unir à la mienne,
Ne rencontrera plus d'appui qui la soutienne!
Bouche que le sommeil n'a pu même assoupir!
Je voudrais emporter... tout! jusqu'à ce soupir
Qui, soulevant ce sein plus mobile que l'onde,
Semble espérer en vain qu'un soupir lui réponde!

« Voilà donc ce qui fit mon bonheur un instant!
Mon bonheur!... Non, de toi je n'attendais pas tant:

Pourvu que le plaisir, les voluptés légères
Couronnassent de fleurs nos chaînes passagères ;
Que, dans ce doux climat par tes pas embelli,
Je pusse respirer ses parfums... et l'oubli ;
Que le remords, fuyant aux accens de ta bouche,
Laissât le doux sommeil s'approcher de ma couche ;
Léna ! c'était assez pour un cœur profané !
C'était mon seul bonheur ! et tu me l'as donné !
Mais, de quelque nectar qu'elle ait été remplie,
La coupe où nous buvons a toujours une lie ;
N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi,
Et, consacrant le reste au destin ennemi,
Faisons-lui prudemment, quelque effort qu'il en coûte,
Une libation de la dernière goutte !
Je t'aime encor; je pars. Adieu!.. Trompeur sommeil,
Retarde un désespoir qui l'attend au réveil ! »

## IX.

Harold s'est élancé sur son léger navire ;
Dans les câbles tendus la nuit déjà soupire ;
La voile, qui s'entr'ouvre au vent qui l'arrondit,

Monte de vergue en vergue, et s'enfle et s'agrandit ;
Et, couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile,
Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle.
On lève l'ancre, il fuit ; le flot qu'il a fendu
Sur sa trace un moment demeure suspendu,
Et, retombant bientôt en vapeur qui surnage,
De blancs flocons d'écume inonde au loin la plage :
Voilà tout ce qu'Harold a laissé dans ces lieux !...
Et la vague a repris son bord silencieux.
Mais sur le pont tremblant du vaisseau qui dérive,
Un bruit sourd et confus monte et frappe la rive ;
La voix des vents s'y mêle aux cris des matelots ;
On y voit confondus, rouler au gré des flots,
Des faisceaux éclatans de harnais et d'armures,
Qui rendent en tombant de sinistres murmures ;
Des sabres, des mousquets brillans d'argent et d'or,
Que la poudre et le sang n'ont pas ternis encor ;
Des lances, des drapeaux où, parmi le tonnerre,
Brille un signe inconnu sur les champs de la guerre ;
On voit, autour des mâts, des coursiers enchaînés
Battre le pont tremblant sous leurs pieds étonnés,
Et, secouant leurs crins qu'un flot d'écume inonde,

Hennir à chaque vent qui les berce sur l'onde.
Mais Harold, que fait-il? Seul, au bout du vaisseau,
Enveloppé des plis de son large manteau,
Sombre comme la nuit dont son cœur est l'image,
D'un œil insouciant il voit fuir le rivage.

X.

Où va-t-il?... Il gouverne au berceau du soleil (3).
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?
Va-t-il, le cœur brûlant d'une foi magnanime,
Conquérir une tombe au désert de Solyme;
Ou, pèlerin armé, son bourdon à la main,
Laver ses pieds souillés dans les flots du Jourdain?
Non : du sceptique Harold le doute est la doctrine;
Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine;
Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux,
(O Christ, pardonne-lui!) ne sont rien à ses yeux
Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore,
Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore,
Et dont, par ses clartés, la superbe raison,
Siècle après siècle, enfin délivre l'horizon.

Jamais, d'aucun autel ne baisant la poussière,
Sa bouche ne murmure une courte prière ;
Jamais, touchant du pied le parvis d'un saint lieu,
Sous aucun nom mortel il n'invoqua son Dieu !
Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
Révèle à ses regards sous mille aspects divers ;
Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance ;
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour ;
N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice ;
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice ;
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : Est-il ? ou n'est-il pas ?

XI.

Ses compagnons épars, groupés sur le navire,
Ne parlent point entre eux de foi ni de martyre,
Ni des prodiges saints par la croix opérés,

Ni de péchés remis dans des lieux consacrés ;
D'un plus fier évangile apôtres plus farouches,
Des mots retentissans résonnent sur leurs bouches :
Gloire, honneur, liberté, grandeur, droit des humains,
Mort aux tyrans sacrés, égorgés par leurs mains,
Mépris des préjugés sous qui rampe la terre,
Secours aux opprimés, vengeance, et surtout guerre !
Ils vont, suivant partout l'errante liberté,
Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté ;
Briser les fers usés que la Grèce assoupie
Agite, en s'éveillant, sur une race impie,
Et voir, dans ses sillons, inondés de leur sang,
Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

## XII.

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole et rase de près la côte d'Italie.

Harold s'éveille; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde, où languit Parthénope,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé;
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,
Harold longe les bords où frémit le Ténare;
Où l'Élysée antique, en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,

Du céleste séjour dont il offrait l'image
Semble avoir conservé les astres sans nuage.
Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
Voit sous les flots brillans la rive qui s'abaisse;
Bientôt son œil confond l'océan et les cieux;
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

## XIII.

« Italie! Italie! adieu, bords que j'aimais!
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais!
O terre du passé, que faire en tes collines?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivans : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire!
Tout dort! et cependant l'univers est debout!

Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout!
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris,
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,
Avec un rire amer, demandent vainement
Pour qui l'immensité d'un pareil monument;
Si l'on attend qu'ici quelqu'autre César passe,
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace?
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant!
Que dis-je? tu souris au barbare insolent!
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime!
Avec un lâche orgueil, tu lui montres, toi-même,
Ton sol partout empreint des pas de tes héros,
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos,
Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
Ces bustes, avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus
Et ce ciel qui t'éclaire, et ne te connaît plus!
Rougis!... Mais non : briguant une gloire frivole,

Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;
Tu sais assaisonner des voluptés perfides,
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides,
Animer les couleurs sous un pinceau vivant;
Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse, au marbre de Blanduse,
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse!
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accens,
Ne fait qu'amollir l'ame et caresser les sens.

« Monument écroulé, que l'écho seul habite!
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite!

Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sous un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où l'amour n'est qu'un piége, et la pudeur qu'un fard,
Où la ruse a faussé le rayon du regard,
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore!
Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros!
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine!...

## XIV.

« Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire;
La Foi sur tes débris a fondé son empire!
La Nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présens : ton soleil, ta beauté!
Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,

Comme un fruit du climat, enfante le génie!
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant!
A ce bruit impuissant, la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore!

« Et toi qui m'as vu naître, Albion! cher pays,
Qui ne recueilleras que les os de ton fils,
Adieu! Tu m'as proscrit de ton libre rivage;
Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image!
Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,
De tes propres vertus t'honorant malgré toi,
Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
Je consacre à ton nom ou ma mort, ou ma gloire!
Adieu donc! Je t'oublie, et tu peux m'oublier :
Tu ne me reverras que sur mon bouclier...

## XV.

« Que ce vent dans ma voile avec grâce soupire!
On dirait que le flot reconnaît mon navire,
Comme le fier coursier, par son maître flatté,

Hermit en revoyant celui qu'il a porté!
Oui, vous m'avez déjà bercé sur vos rivages,
O vagues, de mon cœur orageuses images!
Plaintives, sans repos, terribles comme lui,
Vous savez qui j'étais! Mais qui suis-je aujourd'hui?
Ce que j'étais alors : un mystère, un problème;
Un orage éternel qui roule sur lui-même;
Un rêve douloureux qui change sans finir;
Un débris du passé qui souille l'avenir;
Un flot, comme ces flots, errant à l'aventure,
Portant de plage en plage une écume, un murmure,
Et qui, semblable en tout au mobile élément,
Sans avancer jamais, flotte éternellement!
Qu'ai-je fait de mes jours? où sont-ils? quel usage,
Aux autres, à moi-même, atteste leur passage?
Quelle borne éternelle a marqué mon chemin?
Quel fruit ai-je cueilli qui n'ait trompé ma main?
Tentant mille sentiers sans savoir lequel suivre,
Où n'ai-je pas erré?... Mais errer, est-ce vivre?...
N'est-il pas dans le ciel, en nous-même, ici-bas,
Quelque but éclatant pour diriger nos pas,
Et vers qui l'Espérance, en marchant, puisse dire :

S'il m'échappe, du moins je sais à quoi j'aspire?

« L'hirondelle, en suivant les saisons dans les airs,
Voit, des bords qu'elle fuit, l'autre rive des mers;
Le pilote, que l'ombre entoure de ses voiles,
Suit un phare immobile au milieu des étoiles;
L'aigle vole au soleil, la colombe à son nid;
Sur l'abîme orageux que sa proue aplanit,
Sous des cieux inconnus guidé par sa boussole,
A travers l'horizon le vaisseau voit le pôle;
L'homme seul ne voit rien pour marquer son chemin,
Qu'hier et qu'aujourd'hui, semblables à demain;
Et changeant à toute heure et de but et de route,
Marche, recule, avance, et se perd dans son doute!

## XVI.

« Mon but! trop près de moi mes mains l'avaient placé.
J'ai fait deux pas à peine, et je l'ai dépassé!
J'ai chanté; l'univers, charmé de mon délire,
D'une gloire précoce a couronné ma lyre.
C'est assez; je suis las de ce stérile bruit,

Par l'écho monotone en tout lieu reproduit ;
Un nom ! toujours un nom ! qu'est-ce qu'un nom m'im-
Hélas ! et qu'apprend-il à celui qui le porte ? [porte ?
Que dans l'urne sans fond un mot de plus jeté
Tombe en retentissant dans la postérité.
Qu'est-ce que cette gloire incertaine, éphémère,
Qui s'écrit sur la feuille en léger caractère,
Dont par l'aile du Temps un seul mot effacé
Emporte pour jamais le souvenir glacé ?
Simulacre de gloire, ombre de renommée,
Qui s'engloutit dans l'onde ou se perd en fumée !
Fantôme dont mon cœur fut un jour ébloui,
Et que j'ai méprisé dès que j'en ai joui !

« Il me faut cette gloire impérissable, immense,
Qui, payant d'autres cœurs d'une autre récompense,
Aux derniers coups du bronze encor retentissant,
Sur la terre ou les flots s'écrit avec du sang,
Et couvrant d'un trophée un champ de funérailles,
Grave à jamais nos noms sur l'airain des batailles,
Ou sur les fondemens du temple ensanglanté
Que la Victoire enfin fonde à la Liberté !

## XVII.

« Souvent, le bras posé sur l'urne d'un grand homme,
Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome,
Soit sous la voûte auguste où, de ses noirs arceaux,
L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux,
En contemplant ces arcs, ces bronzes, ces statues,
Du long respect des temps par l'âge revêtues,
En voyant l'étranger, d'un pied silencieux,
Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux,
Et, des inscriptions sur la poudre tracées,
Chercher pieusement les lettres effacées,
J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument,
Leur grande ombre devait dormir plus mollement;
Que le bruit de ces pas, ce culte, ces images,
Ces regrets renaissans et ces larmes des âges,
Flattaient sans doute encore, au fond de leur cercueil,
De ces morts immortels l'impérissable orgueil;
Qu'un cercueil, dernier terme où tend la gloire humaine,
De tant de vanités est encor la moins vaine;
Et que, pour un mortel, peut-être il était beau

De conquérir, du moins, ici-bas un tombeau!...

« Je l'aurai!... Cependant mon cœur souhaite encore
Quelque chose de plus; mais quoi donc? il l'ignore.
Quelque chose au-delà du tombeau! Que veux-tu?
Et que te reste-t-il à tenter?... La vertu!
Hé bien! pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise!
S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise;
Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours,
A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours;
A cette liberté que l'homme qui l'adore
Ne rachète un moment que pour la vendre encore;
Venger le nom chrétien du long oubli des rois;
Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix,
Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire,
Qu'un regard de ce juge en qui l'on voudrait croire...
Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom?
Hé bien! sachons enfin si c'est un rêve ou non! »

## XVIII.

Silence!... est-ce un nuage, ou l'ombre d'une voile

Qui du soir tout à coup vient dérober l'étoile ? [seau ! »
L'ombre approche, s'étend. « Aux armes ! un vais-
Comme un noir ouragan, son poids fait plier l'eau ;
Ses trois ponts élevés d'étages en étages,
Ses antennes, ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots,
D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.
Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.
Quel est le pavillon ? c'est l'odieux croissant.
Qu'entend-on sur son bord ? un soupir gémissant,
Les sanglots des enfans et des vierges plaintives
Qui pleurent de Chio les paternelles rives,
Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité,
Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté.
« Délivrons, dit Harold, ou vengeons ces victimes !
Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes !
Feu !... » L'éclair est moins prompt ; le tonnerre ennemi
Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi ;
Chaque boulet, fidèle au regard qui le guide,
Semble emprunter de l'homme un instinct homicide,
Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat,

Fait écrouler le pont sous les débris du mât,
Ou brise le timon dans les mains du pilote.
Déjà, comme un corps mort, la masse immense flotte ;
En vain, pour éloigner le plomb qui fond sur eux,
Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :
Comme un adroit lutteur, le brick léger s'efface;
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace ;
Cent boulets, sur les flots, vont jaillir en sifflant ;
Puis, d'un coup de timon rapporté sur son flanc,
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage.
Harold, le sabre en main, s'élance à l'abordage,
Et, faisant tournoyer son glaive autour de lui,
Trace un cercle sanglant : tout tombe, ou tout a fui.
C'en est fait! ses guerriers, élancés sur sa trace,
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

## XIX.

« Rendez-vous! » Mais quel cri de surprise et d'horreur
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur?
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie?
Voyez... Déjà la flamme en torrens se déploie ;

Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort :
Harold épouvanté s'élance sur son bord,
Et, du navire en feu détachant son navire,
Hors du vent enflammé lentement se retire.
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.
Excité par les vents le rapide incendie,
De sabords en sabords, court, monte, se replie,
Remonte, redescend, rase les flots fumans,
Entoure le vaisseau de ses feux écumans,
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,
Revient et l'engloutit sous ses brûlantes lames ;
Lançant ses dards de feu, glissant comme un serpent,
Le long des mâts noircis il s'élève en rampant ;
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase ;
La voile en frémissant se déroule et s'embrase ;
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés
Vont tomber sur les flots à demi consumés,
Et la mer, les portant sur ses vagues profondes,
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.
Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair ;
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air :

Ses éclats, retombant de distance en distance,
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence;
L'onde éteint les débris, l'air emporte le bruit,
Et l'Océan n'est plus que silence et que nuit.

## XX.

Mais, sur les flots obscurs, quel son renaît, expire,
Et comme un cri plaintif roule autour du navire?
Serait-ce...? Harold, rebelle aux cris des matelots,
Reconnaît une voix,... s'élance au sein des flots,
Nage au bruit, voit flotter, sur la nuit de l'abîme,
Un débris qu'embrassait une jeune victime,
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,
Et revient sur le pont déposer... une enfant.
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,
La réchauffe aux rayons d'un foyer rallumé,
Et, sous son vêtement à demi consumé,
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,
Il découvre un portrait!... Il le prend, il s'incline,
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux!

Ces traits!... sont ceux d'Harold!!! Il n'en croit pas ses
[yeux!
« Quel est ton nom?—Adda.—Ton pays?—Épidaure.
—Ta mère? — Éloydné. — Ton père? — Je l'ignore:
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,
Cacha, sans le nommer, son image en mon sein.
On dit qu'un étranger... Mais qui sait ce mystère?
— C'est assez! dit Harold; va! je serai ton père! »
Et, pressant sur son cœur l'enfant abandonné,
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné!
Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,
Soit qu'il fût attendri des grâces de l'enfance,
Et voulût opposer à son cœur attristé
Cette image du ciel : innocence et beauté!

## XXI.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,

Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés;
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète.
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature, au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux!
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux,
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sur les flots semble gémir encore,
Et, présentant aux yeux leurs penchans escarpés,

Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire ou la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde! et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère!
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du Temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges,
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler;
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,

Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère :
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple, en pleurant, ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre :
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

## XXII.

Homère! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont,
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme! l'homme n'a plus le mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème!
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs!
Un Dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!

Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre ame
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme. [vieux,
Mais, dans ces premiers jours, où, d'un limon moins
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence,
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense;
Sympathique miroir, qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!

Cependant l'univers, de ses traces rempli,
T'accueillit, comme un Dieu... par l'insulte et l'oubli!
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main, tu mendiais ta gloire!...
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,

Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard !
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre ;
Et, de ces vils serpens qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris !

C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle au loin le temple et tourmente l'oreille ;
Mais qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
Comme un céleste accent, dans le vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,

Attendrit la pensée, élève l'ame aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

## XXIII.

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,
Résonne nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,
Et couvre de si loin le vaisseau de son ombre ?
Attestant sur ces bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête,
Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,
Semble rester debout sur ses bords éclatans,
Comme entre un siècle et l'autre une borne des temps.
Des injures du ciel le pêcheur la préserve ;
Et ce dernier soutien du temple de Minerve
Sert à guider de loin les yeux des matelots,
Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.
Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne (4) ;

Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium... Sunium! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée;
Et qu'assis en silence aux bords des flots amers,
Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,
Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,
Il croyait distinguer la voix de la nature,
Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,
Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux!
Voix céleste, qui parle au bord des mers profondes,
Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,
Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas;
Harold aussi t'entend!... mais ne te comprend pas!

## XXIV.

Son vaisseau lentement flotte en longeant la plage.
Mais quel chant solennel s'élève du rivage?
Quel immense cortége, en blancs habits de deuil,
De colline en colline, et d'écueil en écueil,

Comme un troupeau lointain que le berger ramène,
Par ses prêtres conduit, serpente dans la plaine?
Quel deuil semble peser sur leurs fronts affligés?
De quels pieux fardeaux leurs bras sont-ils chargés?
Avec quel saint respect sur l'herbe ils les déposent,
Et, fléchissant leurs fronts, de larmes les arrosent!
Approchons!... De plus près le vent soufflant du bord,
Aux oreilles d'Harold porte un hymne de mort;
Il frémit, mais son cœur dédaigne un vain présage,
Et bientôt son esquif l'a jeté sur la plage:
A la foule attentive il se mêle au hasard.
Quel spectacle, grands dieux! vient frapper son regard!
Auprès d'un simple autel, formé d'un cippe antique,
Qui du temple écroulé jonchait le vieux portique,
Trois fois douze cercueils, avec ordre rangés,
De palmes, de cyprès, de narcisse ombragés,
Formaient, autour du prêtre, une funèbre enceinte,
Où les diacres chantaient en répandant l'eau sainte.
Harold, en contemplant ces pompes du trépas,
Croit compter des guerriers tombés dans les combats,
Et, promenant sur eux ses yeux voilés de larmes, [mes,
Cherche autour des tombeaux ces fiers coursiers, ces ar-

Ces bronzes, ces tambours, qui, pleurant les héros,
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os.
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblèmes touchans des vertus domestiques,
Les couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux,
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux;
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthe,
Effeuillaient sous leurs doigts les lis de l'Érymanthe;
Des enfans éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottans de longs linceuls de lin;
Et, plus loin, des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le temps la beauté moissonnée,
Pressaient en frémissant leur glaive dans leur main,
Et, poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
A l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs ames,
Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des fem-
A cet étrange aspect, saisi d'étonnement, [mes.
Harold n'ose troubler leur saint recueillement;
Mais, au moment fatal du divin sacrifice (6),
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,

Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblème de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses sœurs du cercueil!

## XXV.

« Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Lâos serpente,
Fuyant les fers sanglans d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissons en vain;
Le féroce Delhys, que son vézir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims forcé par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs.
Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue :
Nuit courte! nuit suprême, hélas! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin!
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières;
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux que nous n'entendions pas,

Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas;
Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et, les voyant briller, les pressaient sur leur cœur,
Comme un frere mourant embrasse son vengeur!
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux;
Ou, posant tristement leurs fils sur leurs genoux,
Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la derniere fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir!...

« Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au ciel l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'*Allah!* Des pas
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas;
De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux gron-
Et du rapide obus les livides clartés [dent,
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés.

Déjà, sous le tranchant du sanglant cimeterre,
Nos premiers rangs atteints, roulent, jonchent la terre.
Par un étroit sentier, de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert :
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent ;
Leurs enfans dans les bras, les mères y gravissent ;
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux,
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme,
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

## XXVI.

« C'était un tertre vert sur un pic suspendu :
L'Érymanthe, à nos pieds, par un torrent fendu,
Découvrait tout à coup un gouffre vaste et sombre,
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre ;
Des rochers s'y dressaient, sur leur base tremblans;
Des troncs déracinés en hérissaient les flancs ;
Des vautours tournoyant, plongeant dans ses ténèbres,
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres;
Et, dans le fond voilé du gouffre sans repos,

On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots,
Dont les vents engouffrés, dans l'abîme qui fume,
Sur ces bords déchirés roulaient, brisaient l'écume,
Et, du noir précipice épaississant la nuit,
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit.
De ce sublime écueil environné d'orage,
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.
Ils voyaient, sous le fer des cruels Musulmans,
Tomber, l'un après l'autre, amis, frères, amans,
Et, par leur nombre, hélas ! que le glaive dévore,
Comptaient combien d'instans il nous restait encore !
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.
Une femme, une mère, ô désespoir sublime !
« Il ne nous reste plus qu'un vengeur... c'est l'abîme ! »
Dit-elle ; et, vers le bord précipitant ses pas,
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,
De sa bouche entr'ouverte arrache la mamelle,
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux !...
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.

Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,
Et se tournant vers nous : « Vous frémissez ? pourquoi ?
Il est libre, dit-elle ; et vous, imitez-moi,
Mères, qui, nourrissant vos fils du lait des braves,
N'avez pas, dans vos flancs, porté de vils esclaves ! »
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond ;
Puis, formant tout à coup une funèbre danse,
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,
Aux accens de ce chœur qu'aux rives de l'Ysmen
Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,
Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense,
Et, chaque fois que l'air finit et recommence,
Celle qu'au bord fatal a ramené le sort,
Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme ;
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le chœur qui chantait en ces mots :
Contraste déchirant, air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord

Doublaient en cet instant les horreurs de la mort!

XXVII.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête,
Comme un beau lis courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme!
Si ton amour est entré dans son ame,
Sans la briser il n'en sortira pas!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!
Que d'un feu pur votre ame consumée
Parfume ainsi la route du tombeau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés,
Que sur ton seuil ont laissés tes compagnes?
Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes
Verra bondir tes heureux nouveau-nés!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau,
Pour ombrager ton enfant qui sommeille;
Le moissonneur prépare sa corbeille;
La jeune mère arrondit son berceau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
Le jeune enfant qui pend à la mamelle?
Entends, entends gémir la tourterelle;
D'une eau qui coule imite le soupir!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

## XXVIII.

« Ainsi, guidant nos pas aux accens du plaisir,
Ces chants faits pour l'amour nous servaient à mourir!
Telle aux champs des combats la musique guerrière,
Ouvrant aux combattans la sanglante carrière,
Jusqu'aux bouches du bronze accompagne leurs pas,
Et mêle un air de fête aux horreurs du trépas!
Mais, d'instans en instans, hélas! tournant plus vite,
Le chœur se retrécit, le chant se précipite,
Et le bruit de nos voix, que retranche le sort,
Décroît avec le nombre et meurt avec la mort!...
A coups plus répétés déjà l'abîme gronde;
Le cœur bat, le sol fuit, nos pas pressent la ronde;
Chaque tour emportait une femme, une voix...
Et le cercle fatal tourna soixante fois!
Moi-même... Mais sans doute, en cet instant terrible,
Un ange me soutint sur son aile invisible,
Pour raconter au monde un sublime trépas
Qu'a vu ce siècle impie... et qu'il ne croira pas! »

## XXIX.

Elle ne parle plus; la foule écoute encore.
Un nuage d'encens s'enflamme et s'évapore;
Et, sur chaque cercueil, qu'il transforme en autels,
Fume comme le sang des martyrs immortels;
Le bronze des combats retentit sur leur cendre;
Mais déjà l'étranger est trop loin pour l'entendre:
Évoquant de ces bords le génie exilé (7),
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé;
Phylé! champs immortels, où le vengeur d'Athène,
Brisant les trente anneaux d'une sanglante chaîne,
Sur l'autel de Minerve, à côté de Solon,
De sa fumante épée osa graver un nom!
Harold s'est arrêté sur ton roc qui domine
Les remparts de Cécrops, les flots de Salamine,
Et d'où le ciel sans borne ouvre de tout côté
L'horizon de la gloire et de la liberté!

## XXX.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,

Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présens à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatans de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissans qui roulent le tonnerre,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor ;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve (8),
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots (9)
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accens du tambour,
Sous leurs drapeaux bénis défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

## XXXI.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre.
Mais Harold imposant silence à leurs transports :
« Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous, dont le monde entier, en comptant vos aïeux,
Ne nomme que des rois, des héros, ou des dieux !
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur !...
Je ne viens point ici, par de vaines images,
Dans vos seins frémissans réveiller vos courages :
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté,
Votre langue n'a plus qu'un seul mot !... Liberté !
Eh ! que dire aux enfans ou de Sparte ou d'Athènes ?

Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes !
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas ;
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie (10):
« Vengeance ! liberté ! gloire ! vertu ! patrie ! »
Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
Ne vous demandent pas des discours, mais du fer !
Le voilà ! prenez donc ! armez-vous ! que la terre
Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère !
Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
Souvenez-vous d'hier ! et songez à demain !
Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves !

« Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
Je ne demande rien, que le droit de mourir,
De verser avec vous, sur les champs du carnage,
Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
Et de voir, en mourant, mon génie adopté
Par les fils de la Grèce et de la Liberté !
Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause,
Je réponde à l'exil par une apothéose ;

Que sur les fondemens d'un nouveau Parthénon,
La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
Et que de l'Occident ma grande ombre exilée,
S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
C'est assez! Le martyre est le sort le plus beau,
Quand la Liberté plane au-dessus du tombeau! »

## XXXII.

Le canon gronde au loin dans les vallons d'Alphée,
Sur les flots de Lépante et les flancs de Ryphée :
Au signal des combats qu'il entend retentir,
Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.
Harold vole à ce bruit, comme l'aigle à la foudre.
Le voyez-vous, perçant ces nuages de poudre,
Abandonner le mors à son fougueux coursier,
Dans des sillons de feux, sous des voûtes d'acier,
S'élancer, des héros étonner le courage,
S'enivrer de la mort et sourire au carnage,
Tandis qu'autour de lui, par la foudre emportés,
Des membres palpitans pleuvent de tous côtés?
Au sifflement du plomb, au fracas de la bombe

Qui creuse un sol fumant, rebondit et retombe,
Il s'arrête... il écoute... il semble avec transport
Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
Et, l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre.

## XXXIII.

Oui ! le dieu des mortels est le dieu des combats !
Le carnage est divin, la mort a des appas !
Et celui qui, des mers élevant les nuages,
Déchaîna l'aquilon pour rouler les orages,
Et fit sortir du choc de la foudre en fureur
Ces bruits majestueux qui charment la terreur,
Par un secret dessein de sa vaste sagesse,
A caché pour le brave une sanglante ivresse,
Un goût voluptueux, un attrait renaissant,
Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang,
Où le sort tient les dés, où la mort incertaine
Plane comme un vautour sur une proie humaine,
Et, de la gloire enfin découvrant le flambeau,
Proclame... Quoi ?... Le nom de ce vaste tombeau !

## XXXIV.

Qu'un autre aux tons d'Homère ose monter sa lyre,
Chante d'un peuple entier le généreux martyre,
Martyre triomphant, qui d'un sang glorieux
Délivre la patrie et rachète les cieux !
Un jour, quand du lointain les sublimes nuages
Couvriront ces exploits du mystère des âges,
Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris (11),
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits,
Régneront ; maintenant, il suffit qu'on les nomme.
Pour son siècle incrédule un héros n'est qu'un homme !
Mais la croix triomphante a vu fuir le croissant ;
La Grèce s'est lavée avec son propre sang,
Et les fiers Osmanlhys, les Delhys et les Slaves,
Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves,
Vont, au lieu de trophée, en dignes fils d'Othman,
Porter leur propre tête aux portes du sultan.

## XXXV.

Le Panthéon s'éveille aux accens des prophètes;
Mais Harold triomphant se dérobe à ses fêtes,
Et, laissant retomber le glaive de sa main,
De ses déserts chéris il reprend le chemin.
Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde,
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde,
Mais où la pitié seule élève encor sa voix,
Comme une eau murmurante au fond caché des bois.
Êtres mystérieux, inconnus, solitaires,
Fuyant l'éclat, la foule et les routes vulgaires,
Le courant de la vie est trop lent à leur gré;
Seule, il faut que leur ame ait un lit séparé,
Où, roulant à grands flots, et de cimes en cimes,
Tantôt sur les sommets, tantôt dans les abîmes,
Elle gronde, elle écume, elle emporte ses bords;
Ou, calmant tout à coup ses orageux transports,
Sans désir, sans penchant, comme oubliant sa pente,
Dans un repos rêveur elle dorme et serpente,
Et réfléchisse en paix, dans son flottant miroir,

La nature, et le ciel, et le calme du soir :
Cœurs pétris de contraste, étrangers où nous sommes,
Hommes, mais tour à tour plus ou moins que des hom-
Tel est Harold : cherchons le désert qu'il a fui; [mes;
Le repos dans la foule est un enfer pour lui.

Sur les flancs ombragés du sublime Aracynthe,
Lieux où la mer, formant une orageuse enceinte,
Vit, au jour d'Actium, le sceptre des humains,
Comme un glaive brisé, rouler de mains en mains;
Près d'un vallon couvert d'ifs à la feuille obscure,
Où dans son large lit l'Achéloüs murmure,
Et dans le sein des mers prêt à perdre ses flots,
Répand dans les forêts de funèbres sanglots;
Sous les troncs ténébreux des cyprès, des platanes,
Qui cachent, comme un voile, au regard des profanes,
Sur la terre d'Islam, un temple du vrai Dieu,
Harold s'arrête, et frappe aux portes d'un saint lieu,
Où la plaintive voix d'un pieux solitaire
Réveillait seule, hélas! l'écho du monastère.
Seul et dernier gardien de ces divins autels,
Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels.

Cyrille était son nom parmi les saints ; son âge
N'avait point vers la terre incliné son visage ;
La prière, en fixant son ame sur les cieux,
Vers la voûte céleste avait tourné ses yeux ;
Et son front, couronné de ses boucles fanées,
Portait légèrement le fardeau des années ;
Ses lèvres respiraient les grâces de son cœur ;
Il tenait dans ses mains ce sceptre du pasteur,
Ce bâton pastoral que ses mains paternelles
Étendaient autrefois sur des brebis fidèles ;
Mais la houlette, hélas ! veuve de son troupeau,
Ne servait qu'à guider le pasteur au tombeau.
Sa barbe à blancs flocons roulait sur sa poitrine.
Harold, en le voyant, se recueille et s'incline,
Et, frappé de silence à cet auguste aspect,
Aborde le vieillard avec un saint respect.
Il croit sentir, il sent, tandis qu'il le contemple,
Ce qu'éprouve un impie en entrant dans un temple.
Ces autels, dont les fronts ont creusé les parois,
Ces murs que la prière a percés tant de fois,
L'ombre enfin du Très-Haut, sur ces lieux répandue,
Tout étonne, attendrit son ame confondue :

Il se trouble, et bientôt, ralentissant ses pas,
Semble adorer le Dieu!... le Dieu qu'il ne croit pas!
Le vieillard, de ses pieds essuyant la poussière,
Ouvre au fier pèlerin sa porte hospitalière,
Et lui montre du doigt, sur la muraille écrit:
«BÉNI SOIT L'ÉTRANGER QUI VIENT AU NOM DU CHRIST!»

## XXXVI.

Ces murs abandonnés pour Harold ont des charmes:
Dans la salle sonore il dépose ses armes;
Ses pages sont assis à l'ombre de leurs tours;
Ses fiers coursiers, paissant l'herbe des vastes cours,
Errent en liberté sur les funèbres pierres
Qui des sacrés martyrs indiquent les poussières,
Et, les frappant du pied, de longs hennissemens
Font résonner l'écho de ces vieux monumens.
Mais Harold n'entend plus leur voix qui le rappelle;
De caveaux en caveaux, de chapelle en chapelle,
Égarant, nuit et jour, ses pas silencieux,
Il murmure, il soupire, il lève au ciel ses yeux,
Et son ame, oubliant des scènes effacées,

Reprend à son insu le cours de ses pensées.
Mais à quoi pense-t-il?... Il est de courts instans
Où notre ame, échappant à la matière, au temps,
Comme l'aigle qui plonge au-dessus des nuages,
Se perd dans un chaos de sentimens, d'images,
Fantômes de l'esprit, pressentimens confus,
Que nul mot ne peut peindre et qu'aucun œil n'a vus;
Ténébreux Océan où, d'abîme en abîme,
L'esprit roule, englouti dans une nuit sublime,
Et du ciel à la terre, et de la terre aux cieux,
Jusqu'à ce qu'un éclair, éblouissant nos yeux,
Comme le dernier coup de foudre après l'orage,
Vienne d'un trait de feu déchirer ce nuage,
Et, répandant sur l'ame une affreuse clarté,
La replonge soudain dans son obscurité!
Ainsi roulait d'Harold l'orageuse pensée,
Et, semblable à la flèche avec force lancée,
Qui revient briser l'arc d'où le trait est parti,
Revenait déchirer son sein anéanti!
Oui, la pensée humaine est une double épée,
Une arme à deux tranchans, au feu du ciel trempée,
Don propice ou fatal que nous ont fait les dieux,

Pour nous frapper nous-même, ou conquérir les cieux!

## XXXVII.

Qu'un bizarre destin préside à notre vie!
La gloire lui refuse un trépas qu'il envie;
Et ses jours dans l'oubli, de momens en momens,
S'éteignent comme un feu qui manque d'alimens!
Voyez pâlir son front! voyez sa main tremblante,
Pour affermir en vain sa marche chancelante,
Chercher à chaque pas un repos, un appui!
On dirait que le sol se dérobe sous lui,
Que la nuit l'environne, ou qu'il voit, comme Oreste,
Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste!

Tel qu'un génie enfant qui veille sur ses jours,
Adda, sa chère Adda l'accompagne toujours;
C'est elle, dont la voix, plus douce à son oreille,
De sombres visions quelquefois le réveille:
Ses yeux avec douceur semblent la contempler;
Du doux nom de sa fille il aime à l'appeler;
Sa fille aura bientôt ces grâces et cet âge...

Ce n'est pas elle, hélas! au moins c'est son image!
Et son cœur, un moment par le bonheur trompé,
Oublie à son aspect le coup qui l'a frappé!...

A peine dix saisons, brillant sur son visage,
De printemps en printemps ont amené son âge
A ce terme incertain de la vie, où le cœur,
Comme un fruit sur sa tige où tient encor la fleur,
Au jour de la raison par degrés semble éclore,
Et par son ignorance au berceau touche encore.
Age pur, âge heureux des anges dans le ciel,
Qui formes pour leur ame un printemps éternel,
Tu ne brilles qu'un jour pour les fils de la terre,
Alors que l'amour même, avec un œil de frère,
Peut fixer sans rougir son regard enchanté
Sur le front virginal de la jeune beauté,
Et demander, sans crainte, aux lèvres de l'enfance
Un sourire, un baiser, purs comme l'innocence!

Ses blonds cheveux, livrés aux vents capricieux,
Couvrent à chaque instant son visage et ses yeux;
Mais sa main enfantine à chaque instant les chasse,

Et, sur son col charmant les roulant avec grâce,
Sur lui de ses beaux yeux laisse planer l'azur;
Tels deux astres jumeaux veillent dans un ciel pur.

## XXXVIII.

Minuit couvre les murs du sombre monastère :
Adda repose en paix dans sa tour solitaire.
Harold seul, du sommeil oubliant les pavots,
Ne peut plus assoupir son ame sans repos,
Et, frappant les parvis de son pas monotone,
S'égare; et, se guidant de colonne en colonne,
Aux mourantes clartés de la lampe des morts,
Dans le temple désert se traîne avec efforts.

De l'astre de la nuit un rayon solitaire,
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,
Glissait comme l'espoir à travers le malheur,
Ou dans la nuit de l'ame un regard du Seigneur.
A sa lueur pieuse, Harold ému contemple
Les noms des morts brisés sur les pavés du temple;
Des martyrs et des saints les bustes insultés,

D'une trace récente encore ensanglantés,
Et l'autel, dépouillé d'une pompe inutile,
A peine relevé par les mains de Cyrille,
Mais, dans sa solitude et dans sa nudité,
Couvert de ces terreurs, de cette majesté,
Qu'en dépit de la foi, du doute, ou du blasphème,
Le seul nom du Très-Haut imprime au marbre même.

Harold, ralentissant ses pas silencieux,
S'assied sur un tombeau : « Quelle paix en ces lieux!
Dit-il ; et que ces morts, dont je foule la pierre,
Dorment profondément dans leur lit de poussière!
L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pié
A suffi pour ces saints : c'est là qu'ils ont prié ;
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie!
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.
L'univers fut pour eux l'ombre de cet autel ;
Et, des songes divers qui bercent un mortel,
Science, ambition, gloire, amour, vertu, crime,
Ils n'en ont eu qu'un seul!... mais il était sublime!
Quoi! ce songe immortel, en est-il un? Ce Dieu
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,

Et dont jusqu'au tombeau leur ame possédée
Fit son seul aliment, n'est-ce rien qu'une idée?
Une idée éternelle!... Un espoir, un appui
Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui!
Qui suffit à l'emploi de cette ame infinie,
Qui, voilée un instant, jamais évanouie,
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout!...
N'est-ce rien? Oserai-je?... Ah! peut-être est-ce tout?
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, rien qu'un délire!
De hochets ici-bas nous changeons tour à tour;
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour:
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise;
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise.
La gloire est un flambeau sur un cercueil jeté,
Et qui brûle toujours la main qui l'a porté;
Mais celui qui, brûlant pour la beauté suprême,
De ses désirs sacrés se consume lui-même,
Ne sent jamais tarir ses songes dans son sein;
Ce qu'il rêvait hier, il le rêve demain,
Et l'espoir qu'il emporte au moment qu'il succombe,
Comme le fer du brave, est scellé dans sa tombe!...

« Vains mortels! qui de nous ou de lui s'est lassé?
Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé?
Hélas! la mort le sait, le tombeau peut le dire;
Mais, erreur pour erreur, délire pour délire,
Le plus long, à mes yeux, et le plus regretté,
C'est ce rêve doré de l'immortalité!

## XXXIX.

« J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée;
J'ai toujours cherché Dieu! mais mon ame lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblême,
J'ai voulu, vain orgueil! m'en créer un moi-même.
Ah! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et, courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore!...

« Toi, dont le nom sublime a changé tant de fois,
Dieu, Jehovah, Sauveur, Destin, qui que tu sois!

Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère,
Énigme dont le mot ferait trembler la terre !
Écoute : s'il est vrai qu'interrompant ses lois
La nature ait jadis entendu notre voix ;
Que, cédant au pouvoir d'un nom que tout redoute,
Les astres enchantés suspendissent leur route,
Et qu'au charme vainqueur de mots mystérieux,
La lune en chancelant se détachât des cieux ;
Dût ce ciel m'écraser, dût, à ce mot suprême,
La terre en s'entr'ouvrant m'anéantir moi-même !
Par le seul charme vrai, puissant, universel,
Un désir dévorant dans le sein d'un mortel,
Je t'évoque ! Réponds, fût-ce aux coups de la foudre,
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'absoudre.
« Et vous, dont le tombeau retentit sous mes pas,
Mânes ensevelis dans un sanglant trépas,
Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,
Au nom, au nom du Dieu que le martyre atteste,
Éveillez-vous ! Parlez... du fond du monument
Que j'entende un seul mot !... un soupir seulement !
Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute !... »
Et collant son oreille à la funèbre voûte,

Il semblait écouter un murmure lointain :
Et, quand le saint vieillard, au retour du matin,
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,
Le front dans la poussière il écoutait encore!

## XL.

Mais son regard en vain se soulève au soleil;
Le jour vient sans chaleur, la nuit vient sans sommeil;
Son front tombe accablé sous le poids des journées,
Et chaque heure en fuyant emporte des années :
Il ne sent point son mal; mais son mal, c'est la mort.
Voyez-vous dans son lit s'écouler à plein bord
Ce fleuve du désert, ce Nil sacré, dont l'onde
D'un bruit majestueux bat sa rive féconde?
Comme l'éternité son flot renaît toujours;
Nul obstacle nouveau ne s'oppose à son cours;
De la mer qui l'attend son urne est loin encore...
Cependant tout à coup le sable le dévore,
Et, dans son propre lit soudain évanoui,
L'œil en vain le demande, il n'est plus, il a fui!

Ainsi les jours d'Harold fuyaient, et de sa vie
Dans son sein jeune encor la source s'est tarie!
Mais il rêve toujours les mers, les cieux, les bois.
« Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois;
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature! »

## XLI.

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons;
Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets d'où l'eau brille et ruisselle.
Le ciel moins éclatant laisse l'œil, en son cours,
De l'horizon limpide embrasser les contours,
Et, d'un vol plus léger, faisant glisser les ombres
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,
Varie, en s'éteignant, ses mourantes lueurs.
Par un accord secret, s'éteignant à mesure,
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir;

Le ciel n'a qu'un rayon... le jour n'a qu'un soupir !...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,
Contemple tour à tour les flots, les cieux, la plage,
Et recueillant le bruit des bois et de la mer,
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air ;
Tandis qu'à ses côtés, folâtrant sur la rive,
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,
Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,
En sème ses cheveux, en parfume son sein ;
Et, nouant en bouquets leur tige qu'elle cueille,
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'Œta les sommets escarpés,
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,
Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés,
Et, creusant en sillons des nuages dorés,
Comme un navire en feu flottant dans les orages,
Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.
S'abaissant par degrés, de coteaux en coteaux,

Les racines des monts se perdaient sous les eaux :
Là, comme un second ciel la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre ;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et, se perdant au loin dans son golfe qui dort,
Ses neiges, ses forêts, et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.
La mer des Alcyons, si douce aux matelots,
En sillons écumeux ne roulait point ses flots ;
Une brise embaumée en ridait la surface ;
La vague, sous la vague expirant avec grâce,
N'élevait sur ses bords ni murmure, ni voix,
Seulement, sur son sein, bondissant quelquefois,
Un flot, qui retombait en brillante poussière,
Semait sur l'Océan un flocon de lumière.
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,
Ou faisait frissonner, sous le mât qu'il incline,
Le triangle flottant d'une voile latine
Que le soleil dorait de son dernier rayon,
Comme un léger nuage au bord de l'horizon.
Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,

Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,
Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les mousses du rocher,
Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives!
Enfin, dans les aspects, les bruits, les élémens,
Tout était harmonie, accord, enchantemens,
Et l'ame et le regard, flottant à l'aventure,
S'élevaient par degrés au ton de la nature,
Comme, aux tons successifs d'un concert enchanteur,
Une musique élève et fait vibrer le cœur!

XLII.

« Triomphe, disait-il, immortelle Nature,
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir; triomphe! Tu survis!
Qu'importe? Dans ton sein, que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être, et la mort est féconde!
Le temps s'épuise en vain à te compter des jours;
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours!

Un astre dans le ciel s'éteint ? tu le rallumes !
Un volcan dans ton sein frémit ? tu le consumes !
L'Océan de ses flots t'inonde ? tu les bois !
Un peuple entier périt dans les luttes des rois ?
La terre, de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles !
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas !
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas ! comme à présent tu sembles lui sourire,
Et, t'épanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité !

« Quoi donc ? N'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime ?
N'as-tu pas de pitié pour notre heure suprême ?
Ne peux-tu dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux ?
Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure,
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon,
Et que les flots, les vents, et la feuille qui tombe,

Diront : « Il n'est plus là ; taisons-nous sur sa tombe. »
Mais non ! tu brilleras demain comme aujourd'hui !
Ah ! si tu peux pleurer, Nature, c'est pour lui !
Jamais Être, formé de poussière et de flamme,
A tes purs élémens ne mêla mieux son ame !
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix,
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres ;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillans de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages ;
Soit que, livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvans,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante,
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant !
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée !
Plus l'homme s'éloigna de mon ame ulcérée,
Plus dans la solitude, asile du malheur,

Ta voix consolatrice enchanta ma douleur!
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi!

## XLIII.

« Oui, seul, déshérité des biens que l'ame espère,
Tu me ferais encore un Éden de la terre,
Et je pourrais, heureux de ta seule beauté,
Me créer dans ton sein ma propre éternité!
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon ame
Réfléchît seulement son extase et sa flamme,
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,
Je pourrais... Mais j'expire... Arrête... encore adieu!
Adieu, soleils flottans dans l'azur de l'espace!
Jours rayonnans de feux, nuits touchantes de grâce!
Du soir et du matin ondoyantes lueurs!
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs!
Sommets brillans des monts où la nuit s'évapore!
Nuages expirans, qu'un dernier rayon dore!

Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux !
Bruits enchantés des airs ! soupirs, plaintes des eaux !
Ondes de l'Océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages !
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer !
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair !
Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire !
Harmonieux concerts de tous les élémens !
Bruit ! silence ! repos ! parfums ! ravissemens !
Nature enfin, adieu !... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi,
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et, les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,
Avec tes élémens confondre ma poussière.
Oui ; si l'ame survit à ce corps épuisé,
Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,
Elle ira..... »

## XLIV.

Mais l'airain, comme une voix qui pleure,
Des heures d'un mourant frappe la dernière heure....
De sa couche funèbre Harold entend, hélas!
Résonner dans la nuit cet appel du trépas;
Et, rappelant de loin son ame évanouie,
Compte les tintemens de la lente agonie.
D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard
Élève vers le ciel son sublime regard,
Et, tenant dans ses mains une torche de hêtre,
Ressemble au temps qui voit l'éternité paraître :
De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,
Adda, sous ses baisers la réchauffant en vain,
S'abandonne en enfant à ses seules alarmes;
Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,
Et, penchant son beau front profané par le deuil,
Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,
Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,
Regarde palpiter la flamme de la vie!
Ainsi mourait Harold, et son œil abattu

Ne voyait en s'ouvrant qu'innocence et vertu,
Sur ce seuil où son ame, au terme de sa route,
N'allait porter, hélas ! que remords et que doute !.....

Mais déjà son regard ne voit plus ici-bas
Que ces songes sanglans, précurseurs du trépas ;
Il écoute ; il entend des bruits, des cris de guerre ;
Il croit compter les coups de son lointain tonnerre.
Le canon gronde!... « Allons, mes armes! mon coursier!
Que ma main fasse encore étinceler l'acier !
Que mon dernier soupir rachète des esclaves!
Que mon sang fume au moins sur la terre des braves ! »
Il dit : et, succombant à ce dernier effort,
Se soulève un moment, puis retombe et s'endort.
Mais, dans le long délire où ce sommeil le plonge,
Harold rêvait encor ; sublime et dernier songe !
Jamais rêve, glaçant l'esprit épouvanté,
Ne toucha de plus près l'horrible vérité !...

## XLV.

Délivré de ces maux dont la mort nous délivre,

Harold à son trépas s'étonnait de survivre,
Et, de son corps flétri traînant les vils lambeaux,
S'avançait au hasard dans l'ombre des tombeaux.
Nul astre n'éclairait l'horizon solitaire;
Ce n'était plus le ciel, ce n'était plus la terre;
C'était autour de lui comme un second chaos;
Ses deux bras étendus ne touchaient que des os,
Qui, cherchant comme lui leurs pas dans les ténèbres,
Remplissaient l'air glacé de cliquetis funèbres.
Pareils au flot pressé par le flot qui le suit,
Je ne sais quel instinct les poussait dans la nuit;
Ils allaient, ils allaient, comme va la poussière
Que le vent du désert balaie en sa carrière,
Vers ces champs désolés où Josaphat en deuil
Verra le genre humain s'éveiller du cercueil.
Ces générations, dont la tombe est peuplée,
Se pressaient pour entrer dans l'obscure vallée.
L'ange exterminateur, une épée à la main,
A leur foule muette en fermait le chemin.
A peine Harold paraît, la barrière se lève;
L'ange aux regards de feu le pousse de son glaive;
Et seul, nu, palpitant, dans ce terrible lieu,

Pour subir son épreuve, il entre devant Dieu;
Mais le Christ, plus brillant que l'éternelle aurore,
Sa balance à la main, n'y jugeait point encore!

XLVI.

« Harold, dit une voix; voici l'affreux moment!
Tu vas te prononcer ton propre jugement.
Pendant que tu vivais, dans une nuit obscure,
Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,
Tu perdis à douter ce temps fait pour agir!
Bientôt le jour sans fin à tes yeux va surgir!
Mais du Dieu qui t'aimait l'ineffable clémence
T'accorde une autre épreuve. Écoute, et recommence!
Mais tremble! car tu vas tirer ton dernier sort.
Au lieu le plus obscur, où, sur ces champs de mort,
La nuit semble épaissir ses ombres taciturnes,
L'Ange du jugement vient de placer deux urnes
Dont l'uniforme aspect trompe l'œil et la main:
L'une d'elles pourtant renferme dans son sein
L'incorruptible fruit de cet arbre de vie,
Qu'aux premiers jours du monde une fatale envie

Fit cueillir avant l'heure, à l'homme criminel,
Fruit qui donna la mort, et peut rendre éternel;
L'autre cache aux regards, dans son ombre profonde,
Celui qui tenta l'homme et qui perdit le monde!
Ce symbole du mal, ce ténébreux serpent
Y roule les replis de son orbe rampant,
Et, noircissant ses bords du venin qui le ronge,
Lance un dard éternel à la main qui s'y plonge!...
Avant de te juger, Jéhovah, par ma voix,
T'ordonne de tenter ce redoutable choix ;
Mais il te donne encor, pour guider ta paupière,
Des trois flambeaux divins la céleste lumière;
Marche avec ta raison, ton génie et ta foi;
Et, si tu les éteins, malheur! malheur à toi!
Ta main plongeant à faux dans l'urne mal choisie,
Puiserait au hasard ou la mort, ou la vie!... »

## XLVII.

Silence! Tout se tait : Harold, glacé d'effroi,
Du ciel à ses côtés voit descendre la Foi;
Elle met dans ses mains ce feu pur, dont la flamme,

Dans la nuit du destin, éclaire et guide l'ame;
Mais ce jour éblouit son œil épouvanté.
Harold, aux premiers pas, trébuche à sa clarté,
Et, rendant à la nuit sa débile paupière,
Le céleste flambeau s'éteint dans la poussière.
Harold emprunte alors celui de la Raison;
Son faible éclat colore un moins large horizon :
Il suffit cependant à ses pas qu'il assure.
Ses pieds, mieux affermis, marchent avec mesure;
Mais des oiseaux de nuit le vol pesant et bas
Fait vaciller ses feux mourant à chaque pas;
De l'ombre de sa main en vain il les protége :
Leur foule ténébreuse incessamment l'assiége;
Il pâlit, et le vent des ailes d'un oiseau
Éteint son autre espoir et son second flambeau!...

XLVIII.

Il en reste un dernier!... La clémence infinie
Laisse briller encor celui de son génie :
Flambeau qui trop souvent brilla sans l'éclairer!
Harold, en le portant, tremble de respirer;

Et, cachant dans son sein son expirante flamme,
La veille avec effroi, comme on veille son ame.
Cependant, près du but, son œil épouvanté
Voit baisser par degrés sa douteuse clarté ;
Sur les urnes du sort elle blanchit à peine ;
Il veut la ranimer avec sa propre haleine :
Il souffle... elle s'éteint. « Malheureux, dit la voix,
Tu reçus trois flambeaux pour éclairer ton choix ;
Tous trois se sont éteints au terme de ta route :
L'urne éclaircira seule un si terrible doute !
Dans son sein, que la nuit dérobe à ton regard,
Tente un choix éternel, et choisis au hasard !... »
Une sueur de sang, plus froide que la tombe,
Du front pâli d'Harold à larges gouttes tombe ;
Il recule, il hésite, il voit, il touche en vain ;
Trois fois d'une urne à l'autre il promène sa main ;
Trois fois, doutant d'un choix que le hasard inspire,
De leurs bords incertains, tremblante, il la retire ;
Enfin, bravant du sort l'arrêt mystérieux,
Il plonge jusqu'au fond en détournant les yeux.
Dejà ses doigts, crispés par l'horreur qui les glace,
S'entr'ouvrent pour sonder le ténébreux espace,

Quand, des plis du serpent soudain enveloppé,
Il tombe! un cri s'échappe : « Harold, tu t'es trompé! »
Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge,
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe...
Il frémit ; il soulève un triste et long regard ;
Un mot fuit sur sa lèvre... Hélas! il est trop tard!

XLIX.

Il n'est plus!... il n'est plus, l'enfant de mon délire!
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre!
L'immortel pèlerin est au terme : il s'endort!
Voyez comme son front repose dans la mort!
Comme sa main ouverte, à ses côtés collée,
S'étend pour occuper le lit du mausolée!
La mort couvre ses yeux, et leur globe éclipsé,
Comme un cristal terni par un souffle glacé,
Se voilant à demi sous sa noire paupière,
Semble, en la recevant, éteindre la lumière.
Est-ce là ce foyer de sentimens divers,
D'où l'ame et le regard jaillissaient en éclairs?
Dans son orbite éteint, ce regard terne et sombre

De ses cils abaissés ne peut plus percer l'ombre ;
Et ce sein, où battait tant de vie et d'amour,
Où chaque passion frémissait tour à tour,
Ce sein, dont un désir eût soulevé la tombe,
Sans mouvement, sans voix, sans haleine retombe,
Et ne peut soulever ce long voile de deuil,
Ce funèbre tissu, vêtement du cercueil !

Mais son ame, où fuit-elle au moment qu'il expire ?
Son ame ? Ah ! viens, alors ; viens, Ange du martyre !
Toi, dont la main efface, aux yeux du Tout-Puissant,
Les péchés d'un mortel avec son propre sang !
Toi qui, dans la balance où Dieu pèse la vie,
Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie !
Viens, les yeux rayonnant d'un espoir incertain,
Porter l'ame d'Harold au juge souverain ;
Et, révoquant l'arrêt, sur le livre de grâce
Écrire avec ta palme un pardon qui l'efface !

Et vous qui jusqu'ici, de climats en climats,
Enchaînés à sa lyre, avez suivi ses pas ;
Si ses chants quelquefois ont élevé votre ame,

Donnez-lui... donnez-lui... ce qu'une ombre réclame,
Une larme!... c'est là ce funèbre denier,
Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer!
Et, quand vous passerez près du dernier asile
Où la croix des tombeaux jette une ombre immobile,
En murmurant des morts la pieuse oraison,
N'oubliez pas au moins de prononcer son nom!
Si Dieu compte là-haut les regrets de la terre...
Mais, taisons-nous! la tombe est le sceau du mystè-
[re! (12)

GIR.DON

# NOTES

## DU DERNIER CHANT

DU

# PÈLERINAGE D'HAROLD.

---

## PREMIÈRE NOTE.

Ces temps sont arrivés; aux rivages d'Argos,
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots ?
C'est ton nom : il franchit les écueils des Dactyles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles.

L'insurrection de la Grèce contre ses barbares oppresseurs est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Tous les

prodiges de l'héroïsme antique, tous les dévouemens des plus sublimes martyrs se renouvellent tous les jours sous les yeux de l'Europe. Les vers de cette note font allusion au nouveau combat des Thermopyles, si admirablement décrit par M. Pouqueville dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, tome III, p. 182.

---

## DEUXIÈME NOTE.

Albano l'entendit en découvrant l'abîme,
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime.

Nous faisons allusion ici à ces dernières strophes du IV^e^ chant de *Childe-Harold*, un des plus magnifiques morceaux de poésie que les temps modernes aient produits; les voici :

### CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan!

Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses ; l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords : tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre. Il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme ; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce, comme une goutte d'eau, dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré!

## CLXXX.

Ses pas ne sont point imprimés sur tes domaines, qui ne sont pas une dépouille pour lui... Tu te soulèves et le repousses loin de toi! Le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains ; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances : son cadavre gît sur la plage, près du port qu'il voulait aborder.

## CLXXXI.

Que sont ces armemens redoutables qui vont foudroyer les villes de tes rivages, épouvanter les nations et faire trembler les monarques dans leurs capitales? Que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers, qu'ils osent se parer des vains titres de *seigneurs de l'Océan* et d'*arbitres de la guerre?* Que sont-elles pour toi? Un simple jouet. Nous les voyons, comme ta blanche écume, se fondre dans les ondes amères, qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

## CLXXXII.

Tes rivages sont des empires qui changent sans cesse, et tu restes toujours le même! Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage? Tes flots battaient leurs frontières au jour de la

liberté ; et plus tard, sous le règne des tyrans, leurs peuples, esclaves ou barbares, obéissent à des lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts.... Mais rien ne change en toi, que le caprice de tes vagues ; le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur : tel tu vis l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui !

## CLXXXIII.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes : calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyre ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites ; tu es l'image de l'éternité, le trône de l'Invisible ; ta vase féconde elle-même produit les monstres de l'abîme ! Chaque région t'obéit ; tu t'avances terrible, impénétrable et solitaire !

## CLXXXIV.

Je t'ai toujours aimé, Océan, et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure sur tes flots. Dès mon enfance, je jouais avec tes brisans; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes terreurs me charmaient encore; car j'étais comme un de tes enfans, je me confiais gaîment à tes vagues, et je jouais avec ton humide crinière, comme je le fais encore en ce moment...

---

# TROISIÈME NOTE.

Où va-t-il? Il gouverne au berceau du soleil.
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?

Lord Byron avait, dit un de ses amis qui le connaissait bien, l'ambition de se faire un nom

aussi grand par ses actions, que celui qu'il s'était fait déjà par ses écrits. Peu de temps avant sa mort, il composa son ode belle et touchante sur le trente-sixième anniversaire de sa naissance; ode qui prouve, d'une manière remarquable, cette nouvelle passion. Voici un des couplets :

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse : cours aux armes et sacrifie tes jours! Ne réveille point la Grèce : elle est réveillée; mais réveille-toi toi-même!

Lord Byron s'embarqua à Livourne, et arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823, accompagné de six ou sept amis, à bord du vaisseau anglais *l'Hercule*, capitaine Scott, qu'il avait frété exprès pour le conduire en Grèce. Il aimait à observer la nature; il passait la plus grande partie des nuits à contempler les objets qui se présentent dans un voyage de mer; car il savait *jouir des charmes de la douce pré-*

*sence de la nuit.* Il était bien au-dessus de l'affectation des extases poétiques; mais on voit, dans tous ses ouvrages, combien il trouvait de délices à nourrir son imagination des beautés du monde physique. Il y a dans ses écrits plus d'images empruntées au spectacle de la mer, que dans ceux d'aucun autre poète. Il les devait toutes à la Méditerranée et à ses rivages éclairés par le soleil du Midi. Tandis que le vaisseau majestueux glissait à l'ombre de Stromboli, il contemplait le cours mélancolique des vagues, et, quoique plongé dans ses rêveries ordinaires, son œil paraissait plus tranquille, et son front pâle plus doux.

C'était un point très important de déterminer vers quelle partie de la Grèce lord Byron dirigeait sa course. Le pays était en proie à des divisions intestines; il eût craint de donner aveuglément le poids de son nom à une faction; il voulait s'instruire. Il se détermina à relâcher à Céphalonie; il y fut très bien accueilli par les autorités anglaises.

Lord Byron, après quelques jours à Céphalo-

nie, sur les instances de Maurocordato et du héros Marc Botzaris, vint débarquer à Missolonghi, enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'au délire; il le dit lui-même dans une de ses lettres. Après avoir, de son argent, payé la flotte grecque, il s'occupa de former une brigade de Souliotes. Cinq cents de ces soldats, les plus braves de la Grèce, se mirent à sa solde le 1er janvier 1824; et il ne fut pas difficile de trouver un but digne d'eux et de leur nouveau chef...

---

## QUATRIÈME NOTE.

Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium.

Autrefois Sunium, aujourd'hui le cap Colonna. Si on en excepte Athènes et Marathon, il n'y a point, dans toute l'Attique, de site qui mérite

plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire : le philosophe salue avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves ; le voyageur est enchanté de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Égée. Le temple de Minerve se voit d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous allâmes par terre, nous fûmes surpris par un parti de Maïnotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons su, dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après avoir reçu sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue de deux Albanais qui m'accompagnaient ; s'étant imaginé, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnautes, ils ne s'avancèrent pas, et laissèrent ainsi passer, saine et sauve, notre caravane trop peu nom-

breuse pour opposer aucune résistance. Colonna n'est pas moins fréquentée par les peintres que par les pirates.

C'est là que l'artiste plante son pupitre, et cherche le pittoresque dans les ruines.

(Lhodgson, *lady Jane Grey.*)

---

## CINQUIÈME NOTE.

Quel immense cortége, en longs habits de deuil,
De colline en colline, etc.

Cet épisode est historique, et, s'il ne l'était pas dans tous ses détails, qui aurait osé l'inventer?

Dans le recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne*, publiés et traduits par M. C. Fauriel, on trouve le morceau suivant :

« Le combat de la première journée ne fut

« pas décisif. Le second, celui du lendemain, fut « terrible; il était encore un peu incertain, lorsque « soixante femmes, voyant qu'il allait finir par « l'extermination des leurs, se rassemblèrent sur « une éminence escarpée qui avait un de ses « flancs taillé à pic sur un abîme, au fond duquel « un gros torrent se brisait entre mille pointes « de rocs dont son lit et ses bords étaient partout « hérissés. Là elles délibérèrent sur ce qu'elles « avaient à faire pour ne pas tomber au pouvoir « des Turcs, qu'elles s'imaginaient déjà voir à « leur poursuite. Cette délibération du désespoir « fut courte; et la résolution qui la suivit, una- « nime. Ces soixante femmes étaient, pour la plu- « part, des mères plus ou moins jeunes, ayant « avec elles leurs enfans, que les unes portaient « à la mamelle ou dans leurs bras, que les « autres tenaient par la main. Chacune prend le « sien, lui donne le dernier baiser, et le lance ou « pousse, en détournant la tête, dans le précipice « voisin. Quand il n'y a plus d'enfans à précipi- « ter, elles se prennent l'une et l'autre par la

« main, commencent une danse en rond, aussi « près que possible du bord du précipice, et la « première d'elles qui, le premier tour fait, arrive « sur le bord, s'en élance, et roule de roche en « roche jusqu'au fond de l'horrible abîme. Cependant le cercle ou le chœur continue à tourner, « et, à chaque tour, une danseuse s'en détache de « la même manière jusqu'à la soixantième. On « dit que, par une sorte de prodige, il y eut une « de ces femmes qui ne se tua pas dans sa « chute. »

Voilà un des prodiges d'héroïsme et d'infortune dont notre âge est chaque jour témoin... Et l'Europe regarde!...

---

## SIXIÈME NOTE.

Mais, au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,

Boit le sang adoré du Martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel, etc.

En Grèce, les oraisons funèbres ou myriologues sont prononcés par des femmes. Voici, à ce sujet, les détails donnés par M. Fauriel, dans son Discours préliminaire des *Chants populaires de la Grèce moderne;* chants qui nous semblent démontrer jusqu'ici que, si les Grecs modernes ont recouvré la valeur de leurs aïeux, ils sont loin encore de rappeler leur génie poétique. Il y a plus de Léonidas et de Thémistocles que d'Homères et de Tyrtées.

« Les chants funèbres, par lesquels on déplore « la mort de ses proches, prennent le nom parti- « culier de *myriologia*, comme qui dirait *discours « de lamentations, complaintes.* Les myriologues « ont, avec les autres chants domestiques des « Grecs, cela de commun, qu'ils sont d'un usage « également général, également consacré; mais « ils offrent des particularités par lesquelles ils « tiennent à quelques-uns des traits les plus sail- « lans du caractère et du génie national. J'en

« parlerai dans un autre endroit, pour considérer « l'espèce et le degré de faculté poétique qu'ils « exigent et supposent : il n'est question ici que « de donner une idée sommaire des cérémonies « funèbres dont ils font partie, et auxquelles il « faut toujours les concevoir attachés.

« Un malade vient-il de rendre le dernier sou- « pir, sa femme, ses filles, ses sœurs, celles, en « un mot, de ses plus proches parentes qui sont « là, lui ferment les yeux et la bouche, et épan- « chent librement, chacune selon son naturel et « sa mesure de tendresse pour le défunt, la dou- « leur qu'elle ressent de sa perte. Ce premier « devoir rempli, elles se retirent toutes chez une « de leurs parentes ou de leurs amies les plus « voisines. Là, elles changent de vêtemens, s'ha- « billent de blanc, comme pour la cérémonie « nuptiale, avec cette différence qu'elles gardent « la tête nue, les cheveux épars et pendans. Tan- « dis qu'elles changent ainsi de parure, d'autres « femmes s'occupent du mort. Elles l'habillent, « de la tête aux pieds, des meilleurs vêtemens

« qu'il portait avant que d'être malade; et, dans « cet état, elles l'étendent sur un lit très bas, le « visage découvert, tourné vers l'orient, et les « bras en croix sur sa poitrine.

« Ces apprêts terminés, les parentes revien- « nent, dans leur parure de deuil, à la maison du « défunt, en laissant les portes ouvertes, de ma- « nière que toutes les autres femmes du lieu, « amies, voisines ou inconnnes, puissent entrer « à leur suite. Toutes se rangent en cercle autour « du mort, et leur douleur s'exhale de nouveau, « et comme la première fois, sans règle et sans « contrainte, en larmes, en cris ou en paroles; « à ces plaintes spontanées et simultanées succè- « dent bientôt des lamentations d'une autre es- « pèce: ce sont les myriologues. Ordinairement « c'est la plus proche parente qui prononce le « sien la première. Après elle les autres parentes, « les amies, les simples voisines; toutes celles, en « un mot, des femmes présentes, qui veulent « payer au défunt ce dernier tribut d'affection, « s'en acquittent l'une après l'autre, et quelque-

« fois plusieurs ensemble. Il n'est pas rare que, « dans le cercle des assistantes, il se rencontre « des femmes étrangères à la famille, qui, ayant ré- « cemment perdu quelqu'un de leurs proches, en « ont l'ame pleine, et ont encore quelque chose à « leur dire; elles voient dans le mort présent un « messager qui peut porter au mort qu'elles pleu- « rent un nouveau témoignage de leurs souvenirs « et de leurs regrets, et adressent au premier un « myriologue dû et destiné au second. D'autres se « contentent de jeter au défunt des bouquets de « fleurs ou divers menus objets qu'elles le prient « de vouloir bien remettre, dans l'autre monde, « à ceux des leurs qu'elles y ont.

« L'effusion des myriologues dure jusqu'au « moment où les prêtres viennent chercher le « corps pour le conduire à la sépulture, et se « prolonge jusqu'à l'arrivée du convoi funèbre à « l'église. Ils cessent durant les prières et les psal- « modies des prêtres, pour recommencer au mo- « ment où le corps va être mis en terre.

« Quand quelqu'un est mort à l'étranger, on

« place sur le lit funèbre un simulacre de sa per-
« sonne, et l'on adresse à cette image les mêmes
« lamentations que l'on adresserait au vrai ca-
« davre. Les mères font aussi des myriologues sur
« les enfans en bas âge qu'elles perdent, et ils sont
« souvent du pathétique le plus gracieux. Le
« petit mort y est regretté sous l'emblème d'une
« plante délicate, d'une fleur, d'un oiseau, ou de
« tout autre objet naturel assez charmant pour
« que l'imagination d'une mère se complaise à y
« comparer son enfant.

« Les myriologues sont toujours chantés et com-
« posés par des femmes. Les adieux des hommes
« sont simples et laconiques. Je n'ai jamais en-
« tendu parler d'un myriologue prononcé par un
« homme. Dans la Grèce asiatique, il y a des
« femmes myriologistes de profession, que l'on
« appelle au besoin, moyennant un salaire, pour
« faire et chanter les myriologues, ou, pour
« mieux dire, ce qui en tient lieu. »

(*Chants populaires de la Grèce moderne.*)

---

## SEPTIÈME NOTE.

Evoquant de ses bords le génie exilé,
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phyle, etc.

Phylé, ville ruinée dont on voit encore les débris : elle fut prise par Thrasybule avant l'expulsion des trente tyrans.

---

## HUITIÈME NOTE.

Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve, etc.

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des côtes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce. Lord Byron dit qu'il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté de ses sites ; nous pourrions ajouter qu'il n'y a ni plume ni pinceau capables de

rendre l'héroïque dévouement de ses habitans, dans les derniers temps de la lutte qu'ils ont soutenue, plus que tous les autres, pour l'affranchissement de la Grèce. Ils ressemblent, assure-t-on, aux montagnards d'Écosse; leurs vêtemens, leur figure, leurs mœurs sont les mêmes. Les montagnes de l'Albanie seraient tout-à-fait celles de la Calédonie, si le climat en était moins méridional. J'ai trouvé, ajoute lord Byron, en Albanie, les femmes les plus belles que j'aie jamais vues pour la taille et pour la tournure. Elles étaient occupées à réparer un chemin dégradé par les torrens. Leur démarche est tout à fait théâtrale; cela vient, sans doute, de leur manteau qu'elles portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'elles déploient dans les guerres de partisans.

---

## NEUVIÈME NOTE.

Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots.

Les Grecs appellent les Pargamotes, *dauphins des mers*. Tout le monde connait les infortunes de Parga, vendue à Ali-Pacha par les Anglais, aux Turcs par des chrétiens.

---

## DIXIÈME NOTE.

De Leuctre à Marathon, tout repond, tout vous crie :
« Vengeance! liberté! gloire! vertu! patrie! »

Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas, général des Thébains, 371 ans avant Jésus-Christ, où Cléombrote, roi de Sparte, perdit la vie. Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 *boëdromion*, 15 septembre, 490 ans avant

Jésus-Christ. L'année suivante, Miltiade, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

---

## ONZIÈME NOTE.

Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris, etc.

Odysséus ou Odyssée.—Fils d'Andriséus, né en Épire, il entra d'abord au service d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, il se met à la tête de ses compatriotes, descend du mont Parnasse, et proclame le règne de la Croix. Il défait Omer-Vrione, successeur d'Ali. « Le récit de « ses exploits, dit Pouqueville, volant de bouche « en bouche, fait éclater l'insurrection jusque « parmi les peuplades des plateaux supérieurs du « mont Œta. Le même jour, sans aucune de ces « hésitations qui décèlent la crainte de se com- « promettre, les habitans des cantons d'Hypati, « ceux de Cravari, de Lidoriki, de Malendrino, « de Venetico, qui formaient jadis la *Doride*, la

« Locride hespérienne et l'Étolie, secouent le « joug de leurs oppresseurs. Des ephores, nom « oublié dans la Grèce, remplacent les codja- « bachis; le bonnet de raja est foulé aux pieds, « et le croissant renversé dans tous les lieux où « il existait des mosquées; une nouvelle ère com- « mence pour l'Étolie. Bientôt Odyssée est déclaré « la terreur des Musulmans; il les bat, les pour- « suit, s'empare d'Athènes, est nommé deux fois « commandant-général des troupes de l'insurrec- « tion grecque, remporte une seconde victoire de « Platée; et le courage personnel d'Odyssée, ses « mœurs sauvages, ses vêtemens, tout rappelle « un de ces héros d'Homère, un de ces hommes « primitifs qui ne se montrent qu'à la nais- « sance des peuples, et dont l'histoire res- « semble bientôt à la fable. Tout récemment « encore, Odyssée, mécontent du gouvernement « grec, vient de congédier ses derniers compa- « gnons d'armes, et seul, avec sa femme et ses « enfans, il s'est retiré dans une caverne du mont « Parnasse, dont il a fortifié l'entrée avec des pa-

« lissades et du canon. L'ostracisme, comme on « le voit, est de tous les siècles : les peuples re- « prennent leur nom ; mais les hommes ne per- « dent pas leur ingratitude ; il est à désirer que « les Grecs n'imitent pas en tout leurs aïeux, et « ne souillent pas leur terre régénérée du sang « de leurs libérateurs. »

Marco Botzaris. — Digne pendant d'Odyssée, mais plus civilisé que lui ; voici le portrait qu'en donne Pouqueville :

« Melpomène lui avait départi le don de la voix « et de la cithare pour chanter le temps où, gar- « dant les troupeaux du polémarque son père, aux « bords du Selleïs, il abandonna sa patrie, conquise « par Ali-Pacha, pour se réfugier sous les dra- « peaux français, à l'ombre desquels il crut en « sagesse et en valeur. De la taille ordinaire des « *Souliotes*, qui est de cinq pieds environ, sa lé- « gèreté était telle qu'on le comparait au zéphyr. « Nul ne l'égalait à la lutte, au jeu du disque ; « et, quand ses yeux bleus s'animaient, que sa

« longue chevelure flottait sur ses épaules, et que « son front rasé, suivant l'usage antique, réfléchissait « les rayons du soleil, il avait quelque chose de si « extraordinaire, qu'on l'aurait pris pour un des- « cendant de ces Pélasges, enfans de Phaéton, « qui civilisèrent l'Épire. Il avait laissé sa femme « et deux enfans sur la terre étrangère, pour se « livrer avec plus d'audace aux chances des com- « bats. Poète et guerrier, dans les momens de « repos il prenait sa lyre et redisait aux enfans de « la Selleïde les noms des héros leurs aïeux, leurs « exploits, leur gloire, et l'obligation où ils « étaient de mourir, comme eux, pour les saintes « lois du Christ et de la patrie, objets éternels de « la vénération des Grecs. Sa femme Chrysé vint « le rejoindre après l'insurrection de la Grèce, et « voulut combattre à ses côtés.—Marc Botzaris, « en avant de Missolunghi, soutint avec six cents « pallikares les efforts de l'armée ottomane tout « entière. Les Thermopyles pâliront un jour à ce « récit. — Retranchés auprès de Crionero, fon- « taine située à l'angle occidental du mont Ara-

« cynthe, ces braves, après avoir peigné leurs « belles chevelures, suivant l'usage immémorial « des soldats de la Grèce, conservé jusqu'à nos « jours, se lavent dans les eaux de l'antique Aré- « thuse, et, revêtus de leurs plus riches orne- « mens, ils demandent à s'unir par les liens de la « fraternité, en se déclarant *Ulamia*. Un ministre « des autels s'avance aussitôt. Prosternés au pied « de la croix, ils échangent leurs armes, ils se « donnent ensuite la main en formant une chaîne « mystérieuse; et, recueillis devant le Dieu ré- « dempteur, ils prononcent les paroles sacramen- « telles: *Ma vie est ta vie, et mon ame est ton « ame*. Le prêtre alors les bénit, et ayant donné « le baiser de paix à Marc Botzaris, qui le rend « à son lieutenant, ses soldats s'étant mutuellement « embrassés, présentent un front menaçant à « l'ennemi.

« C'était le 4 novembre 1822, au lever du so- « leil: on apercevait de Missolunghi et d'Anato- « lico le feu du bataillon immortel qui s'assoupit « à midi. Il reprit avec une nouvelle vivacité deux

« heures après, et diminua insensiblement jus-
« qu'au soir. A l'apparition des premières étoiles,
« on aperçut, dans le lointain, les flammes des bi-
« vouacs ennemis dans la plaine; la nuit fut
« calme, et, le 5 au matin, Marc Botzaris rentra
« à Missolunghi, suivi de vingt-deux Souliotes; le
« surplus de ses braves avait vécu.

« A la faveur de cette héroïque résistance, le
« président du gouvernement, Maurocordato,
« avait approvisionné Missolunghi, et fait em-
« barquer pour le Péloponese les vieillards, les
« femmes et les enfans. Marc Botzaris voulait
« pourvoir de la même manière à la sûreté de sa
« femme et de ses enfans; mais Chrysé, son
« épouse, ne pouvait se résoudre à l'abandonner:
« elle lui adresse les adieux les plus déchirans;
« elle tombe à ses pieds avec les timides créatures
« qui le nommaient leur seigneur et leur père.
« Marc Botzaris les bénit au nom du Dieu des
« batailles. Il les accompagne ensuite au port: il
« suit des yeux le vaisseau; il tend les bras à sa
« femme; hélas! il la quittait pour la dernière

« fois. Il périt, peu de temps après, dans une « bataille nocturne contre les Turcs, et sa mort « fut aussi glorieuse, aussi sainte que sa vie.»

Kanaris. — Le Thémistocle de l'insurrection grecque, né à Psara, âgé de trente à trente-deux ans; d'une petite taille, l'œil vif et perçant, l'air mélancolique: tel est le portrait qu'en fait le capitaine Clotz. Il brûle trois fois la flotte ottomane.

« Les Hydriotes (dit Pouqueville) avaient à « peine relâché à Psara, qu'on vota unanimement « la destruction de la flotte ottomane qui était à « Ténédos. Une division navale, composée de « douze bricks de Psara, avait observé sa position. « L'entreprise était difficile; les Turcs, sans cesse « aux aguets depuis la catastrophe de Chio, se « gardaient avec soin et visitaient les moindres « bâtimens. Cependant, comme l'amirauté avait « une confiance extrême dans Kanaris, qui s'of« frit encore pour cette périlleuse mission, on se « décida à la hasarder.

« On ajouta un brûlot à celui que le plus intré-
« pide des hommes de notre siècle devait monter,
« et, malgré le temps orageux qui régnait, les
« deux armemens mirent en mer le 9 novembre,
« à sept heures du soir, accompagnés de deux
« bricks de guerre, fins voiliers. Arrivés, le jour
« suivant, à leur destination, les garde-côtes de
« Ténédos les virent sans défiance doubler un des
« caps de l'île, sous pavillon turc. Ils paraissaient
« chassés par les bricks de leur escorte qui bat-
« taient flamme et pavillon de la croix, et le cos-
« tume ottoman que portaient les équipages des
« brûlots complétait l'illusion, lorsque deux fré-
« gates turques, placées en vedette à l'entrée du
« port, les signalèrent, comme pour les diriger
« vers le point qu'ils cherchaient.

« Le jour commençait à baisser, et il était im-
« possible de distinguer le vaisseau amiral au
« milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci ré-
« pondit aux signaux des frégates d'avant-garde
« par trois coups de canon. *Il est à nous,* dit aus-
« sitôt Kanaris à son équipage; *courage*, *cama-*

« *rades! nous le tenons!* Manœuvrant directe-
« ment vers le point d'où le canon s'était fait
« entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante,
« en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses
« sabords, et le vaisseau s'embrase avec une
« telle rapidité, que, de plus de deux mille indi-
« vidus qui le montaient, le capitan-pacha et une
« trentaine des siens parviennent seuls à se déro-
« ber à la mort.

« Au même instant, un second vaisseau est mis
« en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade
« n'offre plus qu'une scène déplorable de carnage,
« de désordre et de confusion. Des canons, qui
« s'échauffent, tirent successivement ou par bor-
« dée, et quelques-uns chargés de boulets incen-
« diaires propagent le feu, tandis que la forteresse
« de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port,
« canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent
« leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâ-
« tent, arrachent mutuellement leurs bordages,
« ou s'échouent, et la majeure partie ayant réussi
« à s'éloigner, malgré la confusion inséparable

« d'une semblable catastrophe, est à peine portée « au large, qu'elle est assaillie par une de ces « tempêtes qui rendent une mer étroite aussi ter- « rible que dangereuse, pendant les longues nuits « de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aven- « ture, s'abordent dans l'obscurité, et s'endom- « magent. Plusieurs périssent, corps et biens; « douze bricks font côte sur les plages de la « Troade; deux frégates et une corvette, aban- « données, on ne sait comment, de leurs équi- « pages, sont emportées par les courans jusqu'aux « attérages de Paros.

« Pendant que les Turcs se débattaient au mi- « lieu des flammes, et en luttant contre les flots, « les équipages des brûlots, formant un total de « dix-sept hommes, assistaient tranquillement à la « destruction de la flotte du sultan. Ils virent suc- « cessivement sauter le vaisseau amiral, et cette « Altesse tremblante se sauver à terre dans un « canot, lui qui montait, quelques minutes aupa- « ravant, le plus beau navire des mers de l'Orient. « Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize

« cents hommes, sans qu'il s'en sauvât que deux « individus à demi brûlés, qui s'accrochèrent à « des débris que la vague mugissante porta vers « la plage, sur laquelle gisaient deux superbes « frégates.

« O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu cé- « lèbre par la lyre d'Homère et de Virgile, ne peut « plus être oublié, quand on parlera de la gloire « des enfans des Grecs! Le chantre des *Messé-* « *niennes*, Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs « et leur héroïsme; mais qui célébrera leur « triomphe, en racontant comment les bricks des « Hellènes, après avoir recueilli Constantin Ka- « naris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs « voiles à la tempête, et naviguant sur la cime des « vagues, reparurent, le 12 novembre, au port « de Psara? Les éphores, suivis d'une foule nom- « breuse de peuple, de soldats et de matelots, s'é- « taient portés à leur rencontre, dès qu'on eut « signalé leur approche. Mille cris de joie éclatent « au moment qu'ils prennent terre. *Salut aux* « *vainqueurs de Ténédos! Honneur et gloire*

« *aux braves! La patrie reconnaissante*, dit le « président des éphores, en posant une couronne « de lauriers sur la tête de Kanaris, *honore en toi « le vainqueur de deux amiraux ennemis.*

« Il dit, et, remontant vers la ville, le cortége, « précédé de Kanaris, se rend à l'église; là, le « héros, déposant sa couronne aux pieds de l'i- « mage de la Vierge, mère du Christ, le front « prosterné dans la poussière, confessant que « toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant « le Seigneur. Il confesse les péchés de la fai- « blesse humaine aux pieds des ministres des au- « tels, et, après avoir reçu le pain de vie, aussi « modeste et aussi grand, *le vainqueur de deux « amiraux ennemis* se retire au sein de sa fa- « mille.

« Mais il veut en vain se dérober aux hom- « mages : son nom a retenti avec trop d'éclat « pour rester ignoré. Le capitaine d'un vaisseau « anglais qui arrivait à Psara le demande et l'in- « terroge; il veut savoir comment les Grecs pré- « parent leurs brûlots pour en obtenir de pareils

« résultats. — *Comme vous le faites, comman-*
« *dant; mais nous avons un secret que nous*
« *tenons caché ici*, dit-il en montrant son cœur :
« *l'amour de la patrie nous l'a fait trouver.* »

(Pouqueville, *Hist. de la Régén. de la Grèce.*)

---

Le lecteur lira sans doute avec intérêt ici le récit des derniers momens de lord Byron, transmis par un homme de confiance qui ne l'a pas quitté pendant vingt-cinq ans.

« Mon maître, dit Fletcher, montait à cheval
« tous les jours, lorsque le temps le permettait.
« Le 9 avril fut un jour fatal : milord fut très
« mouillé durant la promenade, et, à son retour,
« quoiqu'il eût changé d'habits complètement,
« comme il était resté très long-temps dans ses
« vêtemens mouillés, il se sentit légèrement indis-
« posé, et le rhume dont il s'était plaint depuis
« que nous avions quitté Céphalonie, rendit cet
« accident plus grave. Quoiqu'il eût peu de fièvre
« pendant la nuit du 10, il se plaignit de douleurs
« dans les membres et du mal de tête, ce qui ne

« l'empêcha pas néanmoins de monter à cheval « dans l'après-midi. A son retour, mon maître « dit que la selle n'était pas tout-à-fait sèche, et « qu'il craignait que cela ne l'eût rendu plus ma- « lade; la fièvre revint, et je vis avec bien du « chagrin, le lendemain matin, que l'indisposition « devenait plus sérieuse : milord était très affaissé, « et se plaignit de n'avoir point dormi de la nuit; « il n'avait aucun appétit. Je lui préparai un peu « d'*arrow-root :* il en prit deux ou trois cuillerées « seulement, et me dit qu'il était fort bon, mais « qu'il ne pouvait en prendre davantage. Ce ne « fut que le troisième jour, le 12, que je com- « mençai à concevoir des alarmes. Dans tous les « rhumes que mon maître avait eus jusque-là, le « sommeil ne l'avait pas abandonné, et il n'avait « point eu de fièvre; j'allai donc chez le docteur « Bruno et chez M. Millingen, ses deux méde- « cins, et leur fis plusieurs questions sur la ma- « ladie de mon maître; ils m'assurèrent qu'il n'y « avait aucun danger, que je pouvais être parfai- « tement tranquille, que dans peu de jours tout « irait bien : c'était le 13. Le jour suivant, je ne

« pus m'empêcher de supplier milord d'envoyer « chercher le docteur Thomas, de Zante. Mon » maître me dit de consulter à ce sujet les doc- « teurs : ils me dirent qu'il n'était pas nécessaire « d'appeler aucun autre médecin, parce qu'ils « espéraient que tout irait bien dans peu de jours. « Je dois faire remarquer ici que milord répéta « plusieurs fois, dans le cours de la journée, que « les docteurs n'entendaient rien à sa maladie.— « En ce cas, Milord, vous devriez consulter un « autre médecin. — Ils me disent, Fletcher, que « ce n'est qu'un rhume ordinaire, comme tous « ceux que j'ai déjà eus. — Je suis sûr, Milord, « que vous n'en avez jamais eu d'aussi sérieux. « —Je le crois, dit-il. Je renouvelai mes instances, « le 15, pour qu'on appelât le docteur Thomas; « on m'assura de nouveau que milord serait mieux « dans deux ou trois jours. D'après ces assurances « répétées, je ne fis plus aucune instance que lors- « qu'il fut trop tard.

« Les médecines fortes qu'on lui faisait prendre « ne me semblaient pas les plus convenables à sa « maladie; car, n'ayant rien dans l'estomac, elles

« me paraissaient ne devoir lui procurer que des « douleurs : c'eût été le cas même avec une per- « sonne en bonne santé. Mon maître n'avait pris, « depuis huit jours, qu'une petite quantité de « bouillon en deux ou trois fois, et deux cuille- « rées d'*arrow-root*, le 18, la veille de sa mort. « La première fois que l'on parla de le saigner « fut le 15. Quand le docteur Bruno le proposa, « mon maître s'y opposa d'abord, et demanda à « M. Millingen s'il avait de fortes raisons pour « lui tirer du sang; la réponse fut qu'une saignée « pouvait être de quelque avantage, mais qu'on « pouvait la différer jusqu'au lendemain. En con- « séquence, mon maître fut saigné au bras droit. « le 16 au soir, et on lui tira seize onces de sang. « Je remarquai qu'il était très enflammé. Alors « le docteur Bruno dit qu'il avait souvent pressé « mon maître de se faire saigner, mais qu'il n'a- « vait pas voulu y consentir. Survint une longue « dispute sur le temps que l'on avait perdu, et « sur la nécessité d'envoyer à Zante ; sur quoi « l'on me dit, pour la première fois, que cela « était inutile, parce que mon maître serait mieux

« ou n'existerait plus avant l'arrivée du docteur « Thomas. L'état de mon maître empirait; mais « le docteur Bruno pensait qu'une nouvelle sai- « gnée lui sauverait la vie. Je ne perdis pas un « moment pour aller dire à mon maître combien « il était nécessaire qu'il consentît à être saigné; « il me répondit : Je crains bien qu'ils n'enten- « dent rien à ma maladie, et tendant son bras : « Tenez, dit-il, voilà mon bras; faites ce que « vous voudrez.

« Milord s'affaiblissait de plus en plus, et, le 17, « il fut saigné une fois dans la matinée, et une « fois à deux heures de l'après-midi. Chacune de « ces deux saignées fut suivie d'un évanouisse- « ment, et il serait tombé si je ne l'avais pas « retenu dans mes bras. Afin de prévenir un « semblable accident, j'avais soin de ne pas le « laisser remuer sans le supporter.

« Ce jour-là, mon maître me dit deux fois : « Je ne peux pas dormir, et vous savez que de- « puis une semaine je n'ai pas dormi. Je sais, « ajouta-t-il, qu'un homme ne peut être sans « dormir qu'un certain temps, après quoi il de-

« vient nécessairement fou, sans que l'on puisse « le sauver, et j'aimerais mieux dix fois me brûler « la cervelle que d'être fou; je ne crains pas la « mort, je suis plus préparé à mourir que l'on « ne pense.

« Je ne crois pas que milord ait eu l'idée que « sa fin approchait, jusqu'au 18; il me dit alors: « Je crains que Tita et vous ne tombiez malades, « en me veillant ainsi nuit et jour. Je lui répon- « dis que nous ne le quitterions point jusqu'à ce « qu'il fût mieux. Comme il y avait eu un peu « de délire dans la journée du 16, j'avais eu soin « de retirer les pistolets et le stylet qui, jusque-là, « étaient restés à côté de son lit, la nuit. Le 18, « il m'adressa souvent la parole; il paraissait mé- « content du traitement qu'avaient suivi les mé- « decins. Je lui demandai alors de me permettre « d'envoyer chercher le docteur Thomas. — En- « voyez-le chercher; mais dépêchez-vous: je suis « fâché de ne vous l'avoir pas laissé envoyer « chercher plus tôt.

« Je ne perdis pas un moment à exécuter ses « ordres, et à en faire part au docteur Bruno

« et à M. Millingen, qui me dirent que j'avais « très bien fait, parce qu'ils commençaient eux-« mêmes à être très inquiets. Quand je rentrai « dans la chambre de milord : Avez-vous envoyé ? « me dit-il. — Oui, milord. — Vous avez bien « fait : je désire savoir ce que j'ai. Quoiqu'il ne « parût pas se croire si près de sa fin, je m'aperçus « qu'il s'affaiblissait d'heure en heure, et qu'il « commençait à avoir des accès de délire. Il me « dit à la fin d'un de ces accès : Je commence à « croire que je suis sérieusement malade ; et, si « je mourais subitement, je désire vous donner « quelques instructions, que j'espère que vous « aurez soin de faire exécuter. Je l'assurai de ma « fidélité à exécuter ses volontés, et ajoutai que « j'espérais qu'il vivrait assez long-temps pour « les faire exécuter lui-même. A quoi il répon-« dit : Non, c'en est fait, il faut tout vous dire « sans perdre un moment. — Irai-je, milord, « chercher une plume, de l'encre et du papier ? « — Oh ! mon Dieu, non, vous perdriez trop de « temps, et je n'en ai point à perdre. Faites bien « attention, me dit-il.

« Votre sort est assuré, Fletcher. — Je vous « supplie, milord, de songer à des choses plus im- « portantes! — O mon enfant! dit-il; ô ma chère « fille, ma chère Adda! Oh! mon Dieu! si j'avais « pu la voir! Donnez-lui ma bénédiction; don- « nez-la à ma chère sœur Augusta et à ses en- « fans. Vous irez chez lady Byron; dites-lui, dites- « lui tout. Vous êtes bien dans son esprit

« Milord paraissait profondément affecté en ce « moment: la voix lui manqua; je ne pouvais « attraper que des mots par intervalles; mais il « parlait entre ses dents, paraissait très grave, et « élevait souvent la voix pour dire: Fletcher, si « vous n'exécutez pas les ordres que je vous ai « donnés, je vous tourmenterai, s'il est possible. « Je lui dis: Milord, je n'ai pas entendu un mot « de ce que vous avez dit. — O Dieu! s'écria- « t-il, tout est fini! il est trop tard maintenant. « Est-il possible que vous ne m'ayez pas entendu? « — Non, milord, mais essayez encore une fois de « me faire connaître vos volontés. — Comment « le puis-je? Il est trop tard... Tout est fini! — « Ce n'est pas notre volonté, mais celle de Dieu

« qui se fait. — Oui, dit-il, ce n'est pas la mienne; « mais je vais essayer. En effet, il fit plusieurs ef- « forts pour parler; mais il ne pouvait prononcer « que deux ou trois mots de suite, comme : Ma « femme! mon enfant! ma sœur! Vous savez « tout; dites tout : vous connaissez mes intentions. « Le reste était inintelligible.

« Il était à peu près midi; les médecins eurent « une consultation, et il fut décidé de donner à « milord du quinquina dans du vin. Il y avait « huit jours qu'il n'avait rien pris que ce que « j'ai dit, et qui ne pouvait le soutenir. A l'ex- « ception de quelques mots que je répéterai à » ceux auxquels ils étaient adressés, et que je « suis prêt à leur communiquer, s'ils le désirent, « il fut impossible de rien entendre de ce que dit « milord après avoir pris son quinquina. Il té- « moigna le désir de dormir; je lui demandai s'il « voulait que j'allasse chercher M. Parry. — « Oui, allez le chercher. M. Parry le pria de se « tranquilliser; il versa quelques larmes, et parut « sommeiller. M. Parry sortit de la chambre « avec l'espérance de le trouver plus calme à son

« retour. Hélas! c'était le commencement de la « léthargie qui précéda sa mort. Les derniers « mots que je lui ai entendu prononcer furent « ceux-ci, qu'il prononça dans la soirée du 18, « à six heures environ : Il faut que je dorme « maintenant. Il laissa tomber sa tête pour ne « plus la relever; il ne fit pas un seul mouvement « pendant vingt-quatre heures. Il avait, par in- « tervalles, des suffocations et une espèce de râle : « alors j'appelais Tita pour m'aider à lui relever « la tête, et il me paraissait qu'il était tout-à-fait « engourdi. Le râle revenait toutes les demi- « heures, et nous continuâmes à lui soulever la « tête toutes les fois qu'il revenait, jusqu'à six « heures du soir du lendemain 19, que je vis mi- « lord ouvrir les yeux et les refermer sans aucun « symptôme de douleur, sans faire le moindre « mouvement d'aucun de ses membres. O mon « Dieu! m'écriai-je, je crains que milord ne soit « mort. Les médecins tâtèrent le pouls, et dirent : « Vous avez raison, il n'est plus. »

(*Westminster Review.*)

## DOUZIÈME NOTE.

Mais taisons-nous[1]... La tombe est le sceau du mystère.

Lord Byron exprime la même idée dans le troisième chant d'*Harold*, après un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres ; s'ils ont mérité la vengeance du Ciel, ils subissent leur peine : ce n'est point à nous de les juger, encore moins de les condamner. L'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés; l'espérance et la terreur reposent ensemble dans la poussière de la tombe; et lorsque, selon notre croyance, la vie viendra nous y ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice viendra réclamer les coupables.

FIN DU TOME DEUXIÈME.